3e Année Nº 117 Le Nº 0$40 Jeudi 26 Novbre 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Sur les plateaux Moïs du Sud-Annam

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
Révolution Nationale avant tout	1
Un mois chez M'Siao (juillet-août 1893), par le Docteur A. YERSIN	3
L'Office Indochinois du Riz, par DEVISME	9
La première éducation familiale de l'enfant annamite, par LA-GIANG	12
Le Centre franco-chinois d'Etudes Sinologiques de Pékin, par J. H.	I-II
M. Tougeu, de race Mèo, vient d'être reçu au Baccalauréat, 2e partie Philosophie	III
Un des plus récents timbres indochinois	III
Au Cambodge — Une curieuse tribu de primitifs : les Saochs, par le Docteur TAILLARD ..	IV-V
L'uniforme des Premiers Administrateurs des Services civils (1875)	VI-VII
Les Français au service de l'Indochine	VIII
L'effort d'adaptation industrielle de l'Indochine. — Interview de M. GUILLANTON	14
La Semaine dans le Monde :	
Les Informations de la Semaine	17
Revue de la Presse Indochinoise	18
La Vie Indochinoise	19
Solution des mots croisés n° 90	21
Mots croisés n° 91	22

Révolution Nationale avant tout

NOUS nous sommes toujours efforcés de souligner aux yeux de nos lecteurs le caractère de nécessité vitale que présente pour la France et l'Empire la « Révolution Nationale ».

D'aucuns inclinent à penser que les tragiques événements qui s'abattent si cruellement sur l'Empire doivent nous inciter à délaisser quelque peu nos humbles problèmes de rénovation interne pour nous élever au spectacle général du conflit, auprès duquel nos efforts, s'ils sont opiniâtres, apparaissent infimes et vains. Cette opinion nous apparaît hautement déraisonnable, et chacun doit en prendre le contre-pied. La nécessité qui s'impose à tout Français de centrer son intelligence et sa volonté sur la Révolution Nationale est, en effet, plus que jamais impérieuse.

Plus notre pays souffre, plus les malheurs l'accablent, et plus il nous apparaît indispensable de rappeler à tous les Français que la Révolution Nationale représente pour eux le seul et l'unique espoir de continuer d'être.

Nous ne savons pas qui gagnera la guerre et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous n'avons aucun élément d'information à ce sujet. C'est une présomption inqualifiable de vouloir jouer les augures ou les pythonisses. Nous n'avons qu'un devoir : nous taire et faire taire autour de nous ceux qui persistent à jouer au jeu dangereux des prévisions. La seule certitude que nous ayons, c'est que la Révolution Nationale est indispensable au relèvement de la France et qu'elle doit s'accomplir quelles que soient les vicissitudes d'ordre militaire. Il faut entretenir cette certitude au fond de nos cœurs. Il faut nous convaincre que, quoi qu'il arrive, nous aurons à défendre, par-dessus tout et à tout prix, ce corps de doctrine et de réformes élaboré par le Maréchal, qui a assuré à notre pays un si rapide relèvement et qui seul peut le restaurer. Il faut entretenir dans notre cœur la ferme et irrévocable décision de sauvegarder notre Révolution Nationale, de la préserver de toute atteinte, d'où qu'elle vienne, de ne jamais nous laisser imposer de l'extérieur, quoiqu'il advienne, aucun régime ni aucun mode de pensée qui ne soit spécifiquement national. Plus que jamais le rôle de la Légion à cet égard doit être mis en lumière aux yeux de tous ; il est essentiel ; le Maréchal a créé la Légion pour que, quels que soient les événements, il subsiste en France et dans l'Empire un corps de citoyens prêts à défendre par tous les moyens en leur pouvoir les fondements de l'ordre nouveau qui, seul, peut éviter à la France de retomber dans l'ornière. La Légion doit être prête lorsque la dernière cartouche du conflit aura été tirée, à livrer le combat contre tous ceux qui s'aviseraient d'y attenter. Car ce nouvel ordre français est une question de vie ou de mort pour la France. Sa grandeur, sa durée, son avenir sont subordonnés à son maintien.

« La France se trouve placée dans un péril dont elle ne peut se sauver qu'en se transformant dans son Etat, dans sa société, dans ses mœurs, dans ses pensées et pour ainsi dire dans sa structure. Si elle espère se dispenser de cet effort sur elle-même en attendant que le vainqueur de la lutte engagée autour d'elle lui désigne, le jour venu, les principes selon lesquels elle devra vivre, elle renonce par là même à revendiquer une place honorable dans le monde de nouveau qui naîtra de la guerre, puisqu'elle renonce au droit de fixer elle-même son destin » (Thierry Maulnier).

Révolution Nationale avant toute chose. Tel doit être le slogan que chaque Français et chaque Indochinois doit inscrire en lettres d'or au fond de son cœur. Que nos convictions soient inexpugnables sur ce point, car toute défaillance nous préparerait de considérables déceptions.

« Vous enfoncez des portes ouvertes, nous dit-on. Il n'y a pas un Français qui désire voir restaurer un régime dont les tares sont si évidentes et qui nous a fait tant de mal. Les Anglo-Saxons eux-mêmes, s'ils étaient vainqueurs, n'oseraient toucher à notre Révolution Nationale. » Nous en acceptons l'augure ; mais nous avons de la méfiance.

Une dépêche de San-Francisco, transmise par « United Press », il y a quelques jours (le 10 novembre 1942), relatait complaisamment les projets d'après-guerre de M. Cordell Hull (1). Son paragraphe 3 contenait cette petite phrase si significative, qui doit susciter chez tout Français une salutaire appréhension :

« Nous restaurerons en France dans leur intégralité les libres institutions démocratiques et libérales, telles qu'elles existaient avant l'occupation allemande. »

Vous dites qu'aucun Français ne veut revoir « çà ». — Soit. — Mais, nous le répétons, le meilleur moyen de ne pas le revoir, c'est d'entretenir dans notre cœur la mâle détermination de neutraliser éventuellement, fût-ce par les moyens les plus violents, les charlatans qui conservent l'espoir de volatiliser nos desseins et nos espérances, et de sacrifier à nouveau la France sur l'autel des « immortels principes ».

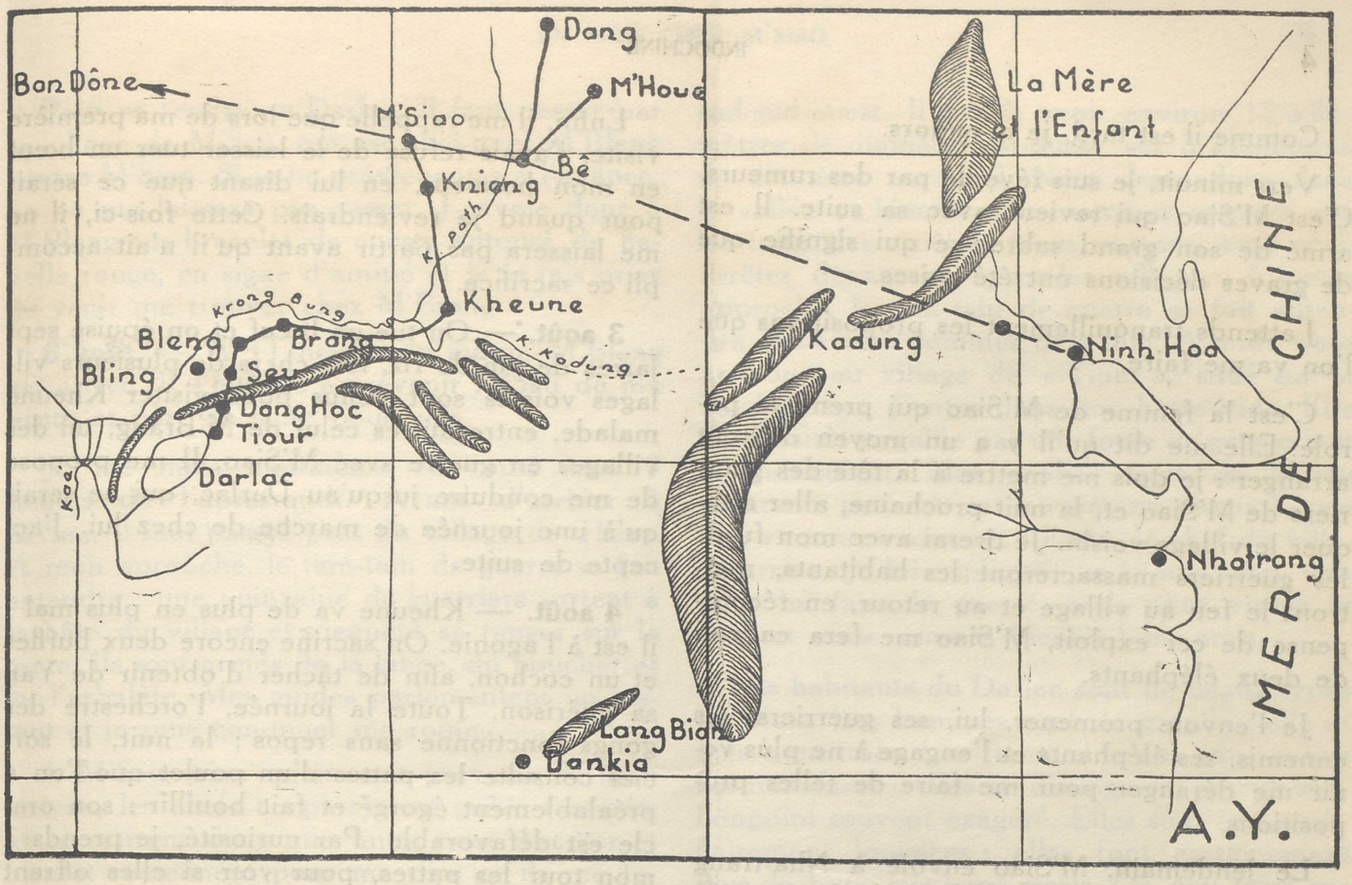
En attendant, une seule consigne pour tous : travaillons, avec opiniâtreté et persévérance, à fortifier les bases du nouvel ordre qui seul peut nous apporter le salut. Plus elles seront solides et moins il sera vulnérable.

INDOCHINE.

---

(1) *Les mesures prises par Roosevelt en Algérie, remettant en vigueur le décret Crémieux, rétablissant les loges maçonniques, libérant les agitateurs communistes et faisant arrêter les militants de la Révolution Nationale, nous confirment, hélas ! dans nos appréhensions.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



UN MOIS CHEZ M'SIAO

(Juillet-Août 1893)

par le Docteur A. YERSIN

LORS d'un premier voyage d'exploration, en 1892, j'avais parcouru les pays moïs entre la côte d'Annam (Nha-trang, Ninh-hoa) et le Mékong (Stung-treng). M'Siao était alors un chef de village important des Moïs Bihs et je m'étais arrêté chez lui à plusieurs reprises.

J'avais promis à M'Siao que je reviendrais le voir. Il s'en était souvenu et chaque fois que ses serviteurs descendaient au marché de Ninh-hoa, il faisait demander quand il aurait à envoyer ses éléphants sur la côte pour me transporter chez lui.

Le 19 juillet 1893, je me mets en route et, le 28 juillet, j'arrive au village de M'Siao. Il a revêtu pour me recevoir ses pantalons rouges de cérémonie.

Dès que je suis installé dans sa hutte, il vient me trouver et me demande pourquoi je n'ai pas amené des miliciens armés avec moi.

« Quels miliciens ?

— Le Résident de Nha-trang m'a laissé entendre que tu allais monter avec une force armée pour m'aider à faire la guerre à mes ennemis. Maintenant, je suis en guerre avec neuf villages et je compte sur ton aide. »

Je lui réponds qu'il n'a jamais été question d'une telle éventualité dans l'esprit du Résident de Nha-trang. Il y a malentendu ; ses serviteurs l'ont renseigné inexactement. Je suis cependant disposé à aller voir ses ennemis et à m'entremettre pacifiquement pour essayer d'amener une entente.

« Non, s'écrie-t-il, je n'accepte pas que tu te rendes chez mes ennemis, car ils te donneraient des défenses d'éléphants, des cornes de rhinocéros, pour que tu t'allies avec eux et que tu me combattes avec leurs guerriers ! »

Là-dessus, M'Siao se lève très irrité et se retire dans ses appartements pour se concerter sur la situation avec sa femme, son gendre et ses principaux serviteurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comme il est tard, je m'endors.

Vers minuit, je suis réveillé par des rumeurs. C'est M'Siao qui revient avec sa suite. Il est armé de son grand sabre, ce qui signifie que de graves décisions ont été prises.

J'attends tranquillement les propositions que l'on va me faire.

C'est la femme de M'Siao qui prend la parole. Elle me dit qu'il y a un moyen de tout arranger : je dois me mettre à la tête des guerriers de M'Siao et, la nuit prochaine, aller attaquer le village voisin. Je tirerai avec mon fusil; les guerriers massacreront les habitants, mettront le feu au village et au retour, en récompense de cet exploit, M'Siao me fera cadeau de deux éléphants.

Je l'envoie promener, lui, ses guerriers, ses ennemis, ses éléphants et l'engage à ne plus venir me déranger pour me faire de telles propositions.

Le lendemain, M'Siao envoie à Nha-trang son principal serviteur, avec un éléphant, pour demander au Résident si vraiment il ne lui enverra pas de force armée. En attendant, je suis retenu prisonnier dans le village. On refuse d'envoyer couper de l'herbe pour la nourriture de mes chevaux. Mes trois serviteurs annamites sont couchés en proie à de violents accès de fièvre. La situation est pénible.

Les jours suivants, il y a quelque détente. En attendant le retour du messager de M'Siao, envoyé à Nha-trang, je finis par obtenir qu'on me laisse me rendre en visite chez Kheune, un chef Moï avec lequel M'Siao n'est pas en guerre. Son village est situé à quelques heures de marche, au sud, sur le bord du Krong Path, un affluent de la grande rivière, le Krong Bung. Lors de mon exploration de 1892, je m'étais arrêté chez Kheune ; j'avais trouvé ce chef Moï particulièrement sympathique et j'avais conservé de lui un excellent souvenir.

Je retrouve malheureusement Kheune très malade ; il a le foie gravement atteint : une atrophie aiguë dans sa dernière phase. Je ne puis rien faire pour le soulager. Malgré ses souffrances, il me reçoit comme un ami ; nous causons longuement ; il me donne des renseignements géographiques intéressants et me parle en particulier du « Darlac », vaste étendue d'eau qui se trouverait quelque part au sud du Krong Bung, à deux journées de marche seulement. De mon côté, je lui raconte les incidents de la fin de mon voyage de l'année dernière, ce qui paraît l'intéresser.

Enfin, il me rappelle que lors de ma première visite, j'avais refusé de le laisser tuer un bœuf en mon honneur, en lui disant que ce serait pour quand je reviendrais. Cette fois-ci, il ne me laissera pas partir avant qu'il n'ait accompli ce sacrifice.

3 août. — On tue un bœuf et on épuise sept jarres de vin de riz. Les chefs de plusieurs villages voisins sont venus pour visiter Kheune malade, entre autres celui de M'Brang, un des villages en guerre avec M'Siao. Il me propose de me conduire jusqu'au Darlac, qui ne serait qu'à une journée de marche de chez lui. J'accepte de suite.

4 août. — Kheune va de plus en plus mal ; il est à l'agonie. On sacrifie encore deux buffles et un cochon, afin de tâcher d'obtenir de Yan sa guérison. Toute la journée, l'orchestre des gongs fonctionne sans repos ; la nuit, le sorcier consulte les pattes d'un poulet que l'on a préalablement égorgé et fait bouillir ; son oracle est défavorable. Par curiosité, je prends à mon tour les pattes, pour voir si elles offrent quelque particularité. De suite, tout le monde fait cercle autour de moi et le fils de Kheune me demande avec angoisse quel est mon oracle.

« Très mauvais », puis-je lui répondre, sans crainte de me tromper. Un frémissement d'effroi parcourt l'assemblée qui s'écrie : « O Yan ! » et se rue sur les gongs afin de chasser les mauvais esprits par un vacarme affreux.

Quelle mauvaise nuit !

5 août. — L'année dernière j'avais effectué en pirogue le parcours de Kheune à M'Brang. Cette fois-ci, je prends la voie de terre, qui n'est d'ailleurs praticable en cette saison qu'aux éléphants. On chemine constamment dans les marécages, où l'éléphant enfonce dans la vase jusqu'à mi-jambe et où il doit se frayer avec sa trompe un chemin à travers les hauts roseaux serrés les uns contre les autres. Il y a huit heures de marches entre les deux villages.

M'Brang a reconstruit sa maison, qui était en ruines l'année dernière. Il m'explique pourquoi il est en guerre avec M'Siao : un de ses serviteurs a épousé une femme de la maison de M'Siao et l'a emmenée sans payer la dot. C'est, paraît-il, un « casus belli » très fréquent. Son voisin, M'Bleng, est aussi en guerre, mais pour d'autres motifs : M'Siao lui a volé deux éléphants ; lui, à son tour a pris un éléphant à M'Siao. M'Siao a partout fait répandre le bruit que j'étais son allié, que j'arrivais chez les Moïs avec une armée de miliciens pour faire la guerre à ses ennemis !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour se rendre au Darlac, il faut passer par le village de M'Seu, qui est allié avec M'Bleng contre M'Siao. Si je ne préviens pas à l'avance, on ne me laissera pas passer. J'envoie donc à M'Bleng un bracelet de cuivre entouré de flanelle rouge, en signe d'amitié et je le fais prier de venir me trouver chez M'Brang

6 août. — A 11 heures du matin, M'Bleng est arrivé. Il s'engage à prévenir M'Seu de ma visite et part de suite pour cela.

Je me mets moi-même en route vers 3 heures de l'après-midi. Avant d'arriver à M'Seu, il faut passer près du village de Tham. A mon approche, le tam-tam de guerre se fait entendre ; une quinzaine de guerriers sortent à la hâte du village et viennent se ranger sur la route. Ils sont armés de la lance, du bouclier et de l'arbalète. Mes guides parlementent un instant et je puis continuer ma route.

A M'Seu, bien qu'on soit prévenu de mon arrivée, les chefs ne paraissent guère rassurés. Ils se retirent dans une hutte pour discuter et bientôt reviennent pour me dire qu'ils me feront cadeau d'un éléphant, si je veux bien ne pas leur faire la guerre! Je réponds que je n'en ai jamais eu l'intention ; si M'Siao l'a dit, il a menti. Mon seul désir est d'aller jusqu'au Darlac. Ils ne sont qu'à moitié convaincus. Le soir, on veut sacrifier un gros bœuf et on me demande de le tuer moi-même, avec un de mes fusils. Cela me permet de constater qu'avec le calibre 8, un bœuf, tiré à une distance de 30 pas, au défaut de l'épaule, tombe foudroyé et que le projectile le traverse de part en part. Les spectateurs sont émerveillés de ce résultat et sûrement je grandis beaucoup dans leur estime.

7 août. — Je loue fort cher dix coolies pour la journée ; il est entendu qu'ils me conduiront jusqu'au Darlac et me ramèneront le soir chez M'Seu. Nous partons à 9 heures du matin et nous nous dirigeons vers le sud. On s'élève doucement d'une cinquantaine de mètres au-dessus du plateau et tout à coup, je me trouve au sommet d'un col, d'où je domine la vallée du Darlac. Le coup d'œil est saisissant : tout le pays n'est qu'une immense rizière, qui commence au bas du col, pour ne se terminer que sur le bord de l'eau. Ci et là, des massifs d'arbres indiquent l'emplacement des villages. On distingue des grands troupeaux de buffles qui se baignent dans le lac. La vallée est entourée de collines qui s'élèvent graduellement dans le Sud, en direction du Lang-bian. Au sud-ouest, on distingue, dans le lointain, une haute montagne (le Caladian). Le lac lui-même baigne le pied des collines qui ferment la vallée au sud-sud-ouest. Il paraît avoir environ 15 kilomètres de diamètre est-ouest, sur 8 kilomètres de diamètre nord-sud. Nous descendons dans la vallée et bientôt nous sommes engagés sur les talus des rizières. Nous passons, sans nous arrêter devant un premier village. A notre approche, le tam-tam de guerre se fait entendre, mais nous sommes déjà loin. A midi, nous arrivons au village de « Tiour », situé sur le bord du lac. J'entre dans une hutte vide. Elle est aussitôt envahie par une foule de gens criant et gesticulant. Mes coolies moïs de M'Seu prennent peur et se sauvent en clamant que l'on va nous massacrer ! Enfin, le chef du village arrive. Je lui explique que je suis venu, non pour lui faire la guerre, mais pour visiter le pays et nous sommes bientôt bons amis.

Les habitants du Darlac sont de beaux types de Moïs. Les hommes sont de grande taille et bien constitués. Les femmes m'ont paru moins harmonieuses : elles se distinguent par un embonpoint souvent exagéré. Elles sont extraordinairement loquaces : elles font certainement plus de bruit que leurs maris. On doit faire sur moi des réflexions très drôles, car tout ce monde crie, piaille, rit aux éclats en me regardant. Il paraît que ces gens n'auraient jamais vu d'Annamites. Par suite de la rareté du sel, ils utilisent les cendres pour assaisonner leurs aliments.

J'aurais voulu rentrer ce soir chez M'Seu, mais cela ne m'est pas possible : mes coolies s'étant enfuis, il m'en faut trouver d'autres et cela donne lieu à des négociations interminables ; finalement je ne puis obtenir que d'être conduit à un village voisin, distant de vingt minutes de marche. Ce village, qui se nomme « Dang Haé », est très étendu. Il est entouré de plusieurs enceintes palissadées et, de plus, chaque groupe de maisons est fortifié. Je réussis à expliquer mes intentions pacifiques et suis, en somme, bien reçu. Comme il est tard je suis obligé d'y passer la nuit.

8 août. — Je rentre de bonne heure chez M'Seu et suis obligé d'y passer la journée. J'utilise l'après-midi à chasser le rhinocéros. Ces pachydermes ont un goût exagéré pour les marécages et les bosquets de bambous épineux. Rien n'est pénible comme de suivre leur piste. A 6 heures du soir je finis par arriver tout près de la bête, mais elle m'évente, se met à renifler bruyamment, puis part au galop sans m'attendre. Je rentre de nuit par une pluie diluvienne.

10 août. — Arrivé hier chez M'Brang, j'en repars ce matin pour Kheune. Je trouve le village en grand deuil : Kheune est mort le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

5 août (le soir de mon départ de chez lui). Les Moïs ont l'habitude de conserver le cadavre un mois avant de l'enterrer. Il reste tout ce temps dans sa maison et constamment on veille auprès de lui.

Pendant ce mois de deuil, le fils de Kheune doit chaque jour sacrifier quelque animal : bœuf, buffle, cochon ; on boit jour et nuit le vin de riz et d'innombrables jarres sont épuisées ; on fait une musique infernale avec les gongs et les tam-tams ; tous les travaux sont arrêtés ; personne ne va aux rizières ; on ne loue plus ni éléphants ni coolies ; il est donc fort désagréable pour un étranger d'arriver dans un moment pareil. Je passe une nuit détestable. J'avais fini par m'endormir, lorsque, vers une heure du matin, je suis réveillé en sursaut par un vacarme affreux : je vois défiler devant moi le cercueil contenant le défunt. L'odeur horrible qu'il exhale me prouve que je ne rêve pas. Il est porté par six Moïs. Toutes les nuits on promène ainsi le mort dans sa hutte. Tout le monde est debout, poussant de grands cris et frappant avec furie sur les gongs et sur les tam-tams.

11 août. — J'arrive chez M'Siao dans la soirée. Pendant mon absence ; il est arrivé pour moi de Nha-trang quelques colis et mon courrier. M. le Résident de Nha-trang fait savoir à M'Siao qu'il n'ait pas à compter sur une aide militaire quelconque de sa part. Pour atténuer la déception que causera cette fâcheuse nouvelle, il m'adresse pour M'Siao une caisse de liqueurs, le sachant très sensible à ce genre de cadeau. Je lui donne de suite une bouteille d'absinthe et une bouteille de pippermint. Au bout d'une heure, il vient m'en demander d'autres, ayant déjà tout absorbé ! Comme je ne veux pas sa mort, je lui conseille plutôt d'aller se coucher. Malgré cette formidable libation, il ne paraît pas trop ému et boit encore quelques jarres de son vin de riz.

12 août. — M'Siao a ce matin une tête de déterré ; cela ne me surprend pas après ses exploits alcooliques de hier soir. J'ai à lui faire entendre des choses désagréables, car je ne puis admettre sa façon d'agir à mon égard. Je lui dis donc que j'ai visité la plupart des chefs avec lesquels il est en guerre. Tous m'ont reçu mieux que lui. D'après l'avis des neutres, c'est lui qui a tort presque toujours dans ses querelles, etc.

Je lui déclare en terminant que s'il veut que nous soyons amis, il faut qu'il rende à M'Bleng les éléphants volés et qu'il me procure des moyens de transport pour que je puisse me rendre à Ban Dône, chez le Koun-leu-Noup.

M'Siao répond qu'il n'en fera rien, même si je le coupais en morceaux !

« Dans ces conditions, lui dis-je, je ne resterai pas davantage dans ta maison. »

Comme M'Siao ne veut me transporter nulle part, j'envoie au village voisin un de mes Annamites — (chez Knieng) — pour le prier de m'envoyer chercher avec ses éléphants.

A 4 heures du soir, deux éléphants de Knieng arrivent, ce qui cause une vive impression ; on ne croyait pas que je partirais. Comme deux voyages seront nécessaires pour transporter tout mon matériel, je prescris aux cornacs de revenir demain matin. Je resterai encore cette nuit chez M'Siao.

13 août. — Mon interprète me raconte que M'Siao a l'intention de faire la guerre à Knieng, après mon départ, pour le punir de me recevoir! Je vais de suite trouver M'Siao, et je lui demande s'il est exact qu'il ait tenu ce propos. Il nie d'un air embarrassé. Je cherche à lui faire comprendre combien il aurait tort d'agir ainsi. Il n'a aucun intérêt à indisposer les Français, puisqu'il est obligé d'aller commercer à Ninh-hoa. Si je veux quitter son village, c'est qu'il n'accepte de me conduire nulle part et qu'il cherche à abuser de moi pour intimider ses ennemis. Il n'est pas possible de faire entendre ces vérités à M'Siao. Heureusement que sa femme, qui est plus intelligente que lui, vient à mon aide. Après une longue discussion, on décide que tous les chefs avec lesquels M'Siao est en guerre seront convoqués à une séance générale au village de Knieng. J'assisterai à cette conférence.

M'Siao me promet de son côté qu'il me donnera trois éléphants pour me conduire chez Thoôu et pour me ramener ensuite chez lui.

A ce moment quatre éléphants arrivent de chez Knieng, pour y transporter ce qui reste de mes bagages. Comme la paix est conclue, je reste chez M'Siao et j'envoie chercher ce qu'on a déjà transporté hier chez Knieng.

14 août. — M'Siao tue un bœuf en signe de réjouissance. La fête est dans son plein, lorsque, vers 4 heures de l'après-midi, arrive un convoi d'éléphants, envoyé il y a quelques jours à Ninh-hoa pour acheter du sel. Ce convoi était commandé par le gendre de M'Siao. Il apporte la mauvaise nouvelle qu'un des éléphants, le plus beau, est mort en route. Aussitôt on appelle le sorcier et on lui demande qui a causé la mort de l'éléphant ; le sorcier désigne deux Moïs du village (un homme et une femme). De suite on les saisit et on les traîne devant M'Siao. On avait déjà apporté la hache d'exécution, pour leur couper le cou séance tenante, lors-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que j'interviens ; je prie M'Siao de laisser vivre ces deux malheureux et j'offre de lui rembourser le prix de son éléphant, s'il veut y consentir. Tout ce que je puis obtenir c'est qu'avant d'exécuter les condamnés, on leur fera subir l'épreuve du feu ou celle du vin de riz. (Si l'accusé n'est pas coupable, il doit pouvoir placer impunément sa main dans le feu, ou boire sans en être incommodé une pleine jarre de vin de riz !)

Cette épreuve aura lieu dans quelques jours. En attendant les deux malheureux sont mis à la cangue. Ce qui est curieux, c'est qu'ils s'accusent réciproquement de la mort de l'éléphant.

(A mon départ de chez M'Siao, on n'avait pas encore fait subir l'épreuve aux accusés.)

16 août. — M'Siao me prie d'aller chez M'Houé, un de ses voisins qui lui a volé dernièrement trois chevaux et neuf serviteurs. Si je puis obtenir que M'Houé rende ce qu'il a pris, on me donnera de suite trois éléphants pour aller chez Thoôu.

Le village de M'Houé est à quatre heures de marche, à l'est-nord-est de celui de M'Siao. Je fais le trajet à l'éléphant ; quinze Moïs armés seulement de lance m'accompagnent. (S'ils avaient porté aussi le bouclier, cela aurait signifié une expédition guerrière.) M'Houé paye tribut au Sadète du feu. Il a très peur en me voyant arriver et accepte sans difficulté de rendre prisonniers et chevaux à M'Siao.

18 août. — M'Siao me supplie d'aller encore chez Dang, avant mon départ pour Ban-Dône. Dang est l'ennemi héréditaire de M'Siao; les deux chefs sont en guerre depuis un temps infini. J'aurai à proposer à Dang qu'il rende à M'Siao sept serviteurs que Dang a fait prisonniers. En échange, M'Siao rendra à Dang un des éléphants qu'il lui a pris.

Je pars de nouveau à éléphant et avec une escorte de dix guerriers. Le village de Dang est à quatre heures de marche, direction nord-est. Sa maison est très grande, dans les proportions de celle de M'Siao. A mon arrivée, le chef a peur et va se réfugier dans ses appartements. Il se décide enfin à venir me trouver, armé de sa lance et de son sabre. Il prend le premier la parole et me raconte longuement les causes de sa querelle avec M'Siao. Cela date de très longtemps, avec des incidents venant de temps en temps attiser la querelle.

« Ainsi, me dit-il, l'année dernière, M'Siao a été malade ; il n'a pas manqué de m'accuser d'en être la cause. Tu comprends bien, ajoute-t-il, que si j'avais eu le pouvoir de le rendre malade, je me serais arrangé de façon à ce que sa maladie fût mortelle ! »

Je dis à Dang que M'Siao désire aujourd'hui faire la paix et j'énumère ses conditions, qui me paraissent raisonnables. Mais Dang n'est pas de cet avis ; il tient plus à garder ses prisonniers qu'à revoir son éléphant !

Sur ces entrefaites, la nuit est venue ; on apporte une jarre de riz fermenté et Dang m'invite à boire avec lui.

« Non, lui dis-je, je ne saurais être ton ami, si tu refuses de conclure la paix avec M'Siao. » Et je m'étends sur mon lit de camp pour dormir.

Dang se retire pour discuter avec ses principaux serviteurs ; puis il revient s'accroupir auprès de l'unique foyer allumé dans son immense case ; à cinq pas de ce maigre feu, on ne distingue plus rien. Bientôt entre un groupe de douze guerriers armés en guerre (lance, bouclier, arbalète). Ils s'accroupissent silencieusement dans un coin. Un deuxième groupe de guerriers, puis un troisième, puis d'autres encore font leur entrée. Il y a bientôt environ deux cents guerriers rassemblés dans la case. Le silence est absolu, personne ne prononce une parole. Je mets mon revolver à portée de ma main, et continue à attendre paisiblement.

Vers 9 heures, Dang se rapproche de moi et me dit qu'il a réfléchi et qu'il accepte de conclure la paix aux conditions que je lui ai énumérées. Je le lui fais jurer sur un bracelet de cuivre, puis on éclaire mieux la hutte ; les guerriers déposent leurs boucliers pour prendre les gongs et en avant la musique !

19 août. — Dang voudrait me garder encore aujourd'hui pour sacrifier deux bœufs à « Yan », mais je suis pressé de rentrer chez M'Siao ; ce sera donc pour une autre fois. Nous sommes maintenant les meilleurs amis du monde. Il me dit que c'était à mon intention qu'il avait rassemblé hier soir tous ses guerriers dans sa hutte. Au moindre geste hostile de ma part, ils avaient l'ordre de me massacrer !

A 4 heures du soir, j'arrive chez M'Siao. Il est peu démonstratif ; la bonne nouvelle que je puis lui annoncer paraît le laisser très calme.

21 août. — M'Siao m'offre un mauvais cheval en récompense des services que je lui ai rendus. Je refuse et lui demande de tenir seulement sa parole et de me faire conduire chez Thoôu.

Il me répond que je dois d'abord achever la tournée que j'ai si bien commencée ; j'aurai encore à imposer ses volontés à sept chefs de villages ! Quand ce sera fini, on verra à m'ac-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

corder ce qui m'a été promis ! Il n'est plus question de la conférence chez Knieng, parce que, paraît-il, personne n'ose s'y rendre.

Je dois avouer que je suis furieux de me voir joué de la sorte ; je mets M'Siao en demeure de me conduire chez Thoôu, ou de me transporter moi et mon matériel à Ninh-hoa, pour me permettre de regagner Nha-trang. Il refuse tout.

J'envoie encore une fois chez Knieng, pour recourir à ses éléphants. Malheureusement, un chef influent vient de mourir dans ce village, donc il ne faut pas compter sur son aide pendant un mois.

Je retourne voir M'Siao en tenue de voyage et je lui dis que, puisqu'il ne sait pas tenir sa parole, j'ai décidé d'abandonner tout mon matériel chez lui ; je vais tenter de gagner tout seul la côte. Je ne lui ferai pas moi-même de mal, mais « Yan » saura le punir.

Les Moïs sont extrêmement superstitieux. Cette menace l'effraie et peu après, il vient me fair des « laïs » et me dit qu'il me prête ses éléphants pour descendre à Ninh-hoa.

Le **24 août,** je quitte ce despote avec un vrai soulagement. Il a l'effronterie de me supplier de revenir le voir bientôt !

Nous avons très mauvais temps pour descendre du plateau moï. Dès qu'il tombe un peu de pluie, la région devient impraticable pour les piétons et les chevaux ; les éléphants seuls peuvent passer.

Tantôt on patauge dans de vastes marécages, tantôt on se fraie difficilement un chemin à travers les hautes herbes, qui en cette saison ont plus de deux mètres de hauteur. Le tigre se cache là, et guette sa victime au passage. Deux fois, pendant la route, il se jette sur les éléphants.

Le **29 août,** j'arrive à Nha-trang et m'y repose quelques jours.

YERSIN
1893-1942.

LE MARÉCHAL A DIT :

« Français de la Métropole et de l'Empire, faites confiance à votre Maréchal, qui ne pense qu'à la France.

» Je n'ai pour l'instant qu'une consigne à donner: que chacun fasse son devoir avec discipline dans l'ordre et dans le calme. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Office Indochinois du Riz

par DEVISME
Directeur de l'Office Indochinois du Riz

LA MISSION

La mission de l'Office, définie par le décret du 10 avril 1930 est « l'amélioration de la culture, de l'usinage, du commerce du riz ». Le Gouverneur Général P. Pasquier et l'Inspecteur général de l'Agriculture Y. Henry considéraient cette mission du point de vue du producteur de riz. Elle se limitait à l'obtention des résultats des recherches scientifiques alors nécessaires et à l'organisation constructive de l'application de ces résultats. Tandis que l'exploitation même de ces résultats devait incomber à un autre organisme. Cet organisme est né : l'Association professionnelle des Producteurs de riz.

Donc, deux domaines de l'activité de l'Office : un domaine de recherches, un domaine d'organisation. Au fur et à mesure, les résultats du premier étant appliqués et vérifiés dans le second.

LES CONDITIONS DE TRAVAIL

Pour être certain que ses efforts étaient correctement orientés, l'Office a recherché le patronnage des personnalités les plus représentatives de la riziculture, de l'industrie utilisant le riz, du commerce du riz, tant françaises qu'indochinoises. La composition de son comité de direction technique et de ses comités consultatifs des Pays de la Fédération reflètent ce souci. Il a établi des liaisons avec tous les services et établissements scientifiques et techniques et s'es. appliqué à n'agir que sous les auspices de l'Administration. Travaillant au grand jour, il s'est enfin attaché à publier ses programmes et ses résultats.

Un caractère de l'Office est la continuité de son effort dans une direction préalablement fixée, constance due à son indépendance relative, à la bienveillance de l'Autorité supérieure, au soutien actif et aux avis éclairés de ses comités, au dévouement, à l'esprit d'équipe et à la conscience professionnelle de son personnel et de ses collaborateurs de tout ordre, surtout composés d'Indochinois, enfin à une stricte discipline technique partout observée.

LES MOYENS

Les moyens financiers mis à la disposition de l'Office sont une part de la redevance de la Banque de l'Indochine sur la circulation fiduciaire et une surtaxe additionnelle au droit de statistique. De 130.000 piastres en 1931, le budget est passé progressivement à 660.000 piastres.

Le pourcentage des dépenses, par nature est :

Personnel français	%	13,90	44.70
Personnel indochinois .	%	30,80	
Investissements	%	4,27	
Propagande	%	5,21	
Frais généraux	%	8,61	
Technique	%	34,25	
Divers	%	3,16	
	%	100,00	

LES PROBLEMES, LEUR ETUDE

C'est de la rizière qu'on est parti, pour revenir à la rizière. Les problèmes à résoudre concernaient d'abord les milieux de culture, puis la plante cultivée, enfin le produit.

La nature des terres et des eaux et leurs défauts ont été systématiquement étudiés par un laboratoire spécialisé d'agrologie ; l'aménagement de ces terres et eaux par des brigades de Génie rural formées dans ce seul but ; les parasites des cultures par un laboratoire d'entomologie.

De populations mélangées de riz traditionnellement cultivées, fournissant une production aléatoire de grains médiocres, un laboratoire de génétique a extrait des variétés bien définies dont les aptitudes ont été précisées et les qualités comparées, des points de vue cultural, industriel et commercial ; puis les meilleures, donnant des récoltes abondantes de grains de qualité, mises en vedette.

Le grain et ses dérivés ont été étudiés par un laboratoire spécialisé de technologie et de chimie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une méthode de détermination du tonnage produit a été élaborée, par combinaison entre les déclarations collectives des villages et les contrôles directs du rendement des rizières.

LES SOLUTIONS

Toutes les terres de rizières, toutes leurs eaux sont maintenant connues et cataloguées, les méthodes de leur amendement et de leur fertilisation au point. Les questions d'aménagement des rizières et de leurs eaux se ramènent à un petit nombre de cas-types; les solutions ont été données.

Contre les attaques des parasites du riz, des procédés de lutte simples ont été trouvés : leur efficacité a été prouvée.

En gardant à chaque région son type de production, l'Office patronne dans les régions exportatrices les variétés fournissant le meilleur de la production traditionnelle du pays : sauf rares exceptions, une station de sélection existe dans chaque province. Une simplification de la liste des variétés conduisant à la standardisation commerciale a été réalisée. Les variétés patronnées de Cochinchine, qui couvrent 70 % des rizières sont 400 environ contre 1.200 autrefois. L'amélioration de la qualité a été constatée au Comptoir du paddy. Dans les autres pays de la Fédération, où l'alimentation du peuple est le problème dominant, les variétés patronnées sont les plus productives. Ainsi, au Tonkin, on a constaté une amélioration de la production, tant en qualité qu'en valeur, de 20 %. Les variétés patronnées y couvrent 75.000 hectares.

Le grain et ses dérivés sont maintenant définis, leur composition connue, leurs utilisations industrielles mises au point, leur normes et les éléments de leur conditionnement précisés.

La connaissance de la production a été beaucoup améliorée. En 1940, les nombres avancés se sont exactement vérifiés.

L'ORGANISATION DE L'APPLICATION

Cette organisation a été conçue sur le plan provincial et sur le plan villageois. Agences provinciales, fermes de multiplication de semences, magasins distributeurs de semences sélectionnées du cru, pour tous terrains et toutes saisons et champs de démonstration semi-industrielle chez les particuliers. Les agents provinciaux assurent une fonction de renseignement et de propagande. Leur rôle est très important. En Cochinchine par exemple, ils ont à faire produire et à diffuser 2.000 tonnes de semences de choix ; ils effectuent 3.500 contrôles directs du rendement des rizières. Dans les villages de Cochinchine, un notable est le correspondant attitré de l'Office. Tout le travail en province est placé sous l'égide de l'Administrateur. Les perfectionnements apportés par la Génétique ne sont pas aussi marquants qu'ils le devraient, à cause des méthodes défectueuses du commerce intérieur du grain et de la rizerie, qui mélangent les variétés pures livrées par le cultivateur. Un premier remède réside dans la constitution de stocks homogènes par les coopératives de producteurs. Un très petit nombre a été créé : quatre, qui ont donné des résultats encourageants.

Dans cette organisation, tout n'est pas parfait, achevé. On manque d'hommes. Des secteurs n'ont pas de chef. Les chefs n'ont pas de doublure. On touche avec difficulté le moyen et le petit producteur. Le dessin est un peu schématique. Cependant la propagande de l'Office s'exerce, par l'exemple, par des démonstrations, par la parole, par l'écrit: ses cultures sont admirables, ses essais semi-industriels chez les particuliers convainquants, ses publications atteignent tous ceux qui consentent à lire, Français, Annamites, Khmers, propriétaires, cultivateurs, usiniers, commerçants, prêtres, écoliers.

L'APPLICATION REELLE

L'Association professionnelle des Producteurs de riz doit mettre en œuvre les résultats de l'activité de l'Office et reprendre à son compte une partie de son activité.

Si l'Office a créé ses organes provinciaux, c'est parce que l'Association professionnelle des Producteurs n'existait pas. Aujourd'hui qu'elle est constituée, le travail assumé par les organes provinciaux de l'Office doit lui être confié.

Entre une station de sélection et une rizière industrielle, il faut deux relais de multiplication de semences ; l'Office a organisé le premier ; il n'a pu réaliser le second faute d'un contact assez étroit avec les producteurs. C'est l'affaire de l'Association.

Selon des directives du Gouvernement, la propagande lui incombe. De même les statistiques, qui ont pour base normale les déclarations des producteurs, plutôt que des estimations de conseillers villageois.

L'Association n'a pas seulement à utiliser les résultats déjà obtenus par l'Office, elle a besoin que l'Office continue ses travaux. Le producteur demande et demandera chaque jour davantage des consultations, sur son cas particulier, au laboratoire d'agrologie et au laboratoire de génétique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

D'un autre côté, satisfaction ne pourra lui être donnée que si les brigades de Génie Rural sont vouées aux aménagements de rizières. Même ainsi, les ingénieurs spécialisés ne pourront suffire aux demandes qui affluent. Une solution, adoptée par l'Autorité, consiste en la création de sociétés privées d'études, qui travailleraient sous le contrôle du Génie Rural pour le compte d'associations syndicales d'aménagement de terres.

Au laboratoire d'entomologie de l'Office pourra succéder une police phytosanitaire, qui appuiera son action sur les associations syndicales de défense des cultures, préconisées par le Comité des épiphyties. Contre les parasites de la rizière, la lutte individuelle est vaine. Pour être efficace, il la faut généralisée et simultanée. La démonstration vient d'en être faite par l'Office en matière de dératisation : 13 millions de cadavres en cinq campagnes de trois jours chacune, à raison de trois par an, menées en douze provinces. Il faut rappeler que les producteurs attendent des remèdes pratiques et efficients aux maladies cryptogamiques du riz, dont l'étude a été confiée à l'Institut des recherches agronomiques.

Enfin les Producteurs demanderont au Crédit Agricole le financement des coopératives de ramassage, conditionnement, stockage, warrantage et vente de paddy que leur Association a reçu l'ordre de créer très vite et partout.

LES PERSPECTIVES DE L'OFFICE

La mission confiée à l'Office du Riz, et pour laquelle un délai de dix ans lui avait été donné, a été accomplie. Mais une tâche nouvelle doit lui être réservée.

Deux laboratoires doivent continuer leur œuvre. Celui de Technologie, Chimie, Agrologie et celui de Génétique.

Les travaux du premier ont été trop remarqués, utilisés et invoqués par des sommités scientifiques et des chefs de grandes industries pour qu'il soit nécessaire d'en souligner la valeur. Un travail inlassable lui a permis de réunir un capital documentaire et surtout expérimental extraordinaire, et qui n'a pas entièrement vu le jour. Il doit être exploité. Depuis le début des hostilités, une foule de problèmes se sont posés, tendant tous à permettre à l'Indochine de continuer à vivre au mieux et même à accroître sa prospérité. Tous ceux qui ont été soumis au laboratoire en question ont été résolus. Chaque jour en apporte de nouveaux. Enfin des questions sont récemment apparues ; ainsi celle des nêp, pour les industries du maltage, de la distillerie, de la brasserie ; nêp que l'Indochine peut produire mais que l'on allait acheter au Siam jusqu'à une époque récente. Si l'on ajoute les réponses du spécialiste aux consultations des producteurs, des autres services (Génie rural, Hydraulique agricole, Santé, Institut Pasteur et autres) et le contrôle du conditionnement des paddy, riz et dérivés, on est amené à conclure que non seulement le laboratoire de technologie, chimie, agrologie de l'Office doit être maintenu, mais encore que le personnel doit en être largement renforcé par l'affectation d'un ou de deux chimistes français expérimentés.

Campagne après campagne, le laboratoire de génétique devra maintenir intact le matériel végétal qu'il a sélectionné. Un arrêt équivaudrait à une perte de pureté botanique, vite aggravée, qui ramènerait à dix ans en arrière. J'ai écrit que les six standards de Cochinchine représentaient « le meilleur de la production traditionnelle du pays. Non ce qu'il pourrait produire de meilleur ». Il a été admis que les généticiens s'engageraient dans la création de variétés nouvelles, permettant de mieux satisfaire la clientèle de l'Indochine, avec la certitude pour elle de n'être pas dépassée par des concurrents avec lesquels elle a eu du mal à s'aligner. A été accepté aussi le principe de la recherche de variétés résistant aux maladies cryptogamiques.

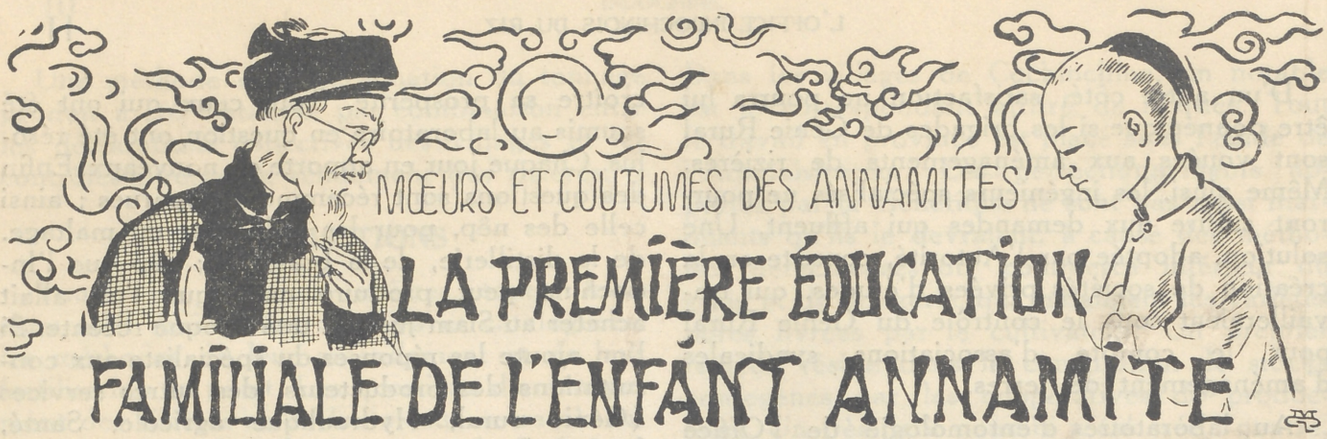
C'est un programme de dix nouvelles années et qui exige pour son exécution un renforcement important de personnel spécialisé.

De l'un comme de l'autre laboratoire, l'activité sera commandée par l'utilisateur, le client, l'Association professionnelle.

CONCLUSION

D'un ensemble cohérent et qui a donné ce qu'on attendait, il est souhaitable de changer le moins possible. Office et Association professionnelle continueront dans la voie tracée. Le travail de l'Office sera plus ramassé, plus délicat, celui de l'association beaucoup plus étendu et profond. Unis, leur œuvre sera belle et féconde.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



MŒURS ET COUTUMES DES ANNAMITES

LA PREMIÈRE ÉDUCATION FAMILIALE DE L'ENFANT ANNAMITE

par LA-GIANG

Le livre des trois caractères (Tam tự kinh) dit : « Dưỡng bất giáo, phụ chi quá » (élever sans éduquer, c'est la faute du père). L'éducation des enfants préoccupe les parents autant que leur entretien. Elle commence même pendant qu'ils sont encore « dans le ventre de la mère » (còn trong bụng mẹ), comme nous l'avons vu dans un article précédent.

Après leur naissance, quand ils commencent à sentir, à comprendre, on veille à leur faire contracter de bonnes habitudes. Une expression populaire les compare à « de jeunes branches auxquelles on donne facilement la direction qu'on veut » (cành non dễ uốn nắn). Le proverbe dit : « Dạy con từ thủa còn thơ... » (éduquer l'enfant dès sa tendre enfance...) ; « Bẻ chẳng vin, cả gẫy ngành » (si l'on ne ploie pas la branche quand elle est jeune, grande, elle se cassera).

Naturellement, dans cette « éducation première », la rôle de la mère est prépondérant. Ayant toujours auprès d'elle son enfant, elle exerce sur son âme une influence des plus agissantes. N'est-ce pas elle qui lui apprend à manger, à parler, à empaqueter, à ouvrir... (học ăn, học nói, học gói, học mở), c'est-à-dire, les moindres gestes ? Mais sa tendresse l'incline souvent à un excès d'indulgence pour son enfant. Elle le gâte. « Con hư tại mẹ » (l'enfant se pervertit à cause de la mère).

Pour pallier à cette faiblesse du cœur maternel, les mœurs font du père un censeur sévère. L'expression « nghiêm phụ » (père sévère) traduit cette mentalité. Cette sévérité du père est une des caractéristiques de l'éducation familiale en Việt-Nam. Dispensateur de punitions corporelles, le père est très craint. Sa vue suffit quelquefois pour faire trembler l'enfant. La peur du rotin est de nature à empêcher le plein épanouissement de ses facultés intellectuelles et morales, et de sa personnalité. Elle est cause de ce manque d'expansion, de ce mutisme, de cet air contristé qu'ont la plupart des enfants annamites.

Les parents sont secondés dans cette mission éducatrice par les aînés de leur progéniture. On apprend mieux avec ses frères et sœurs.

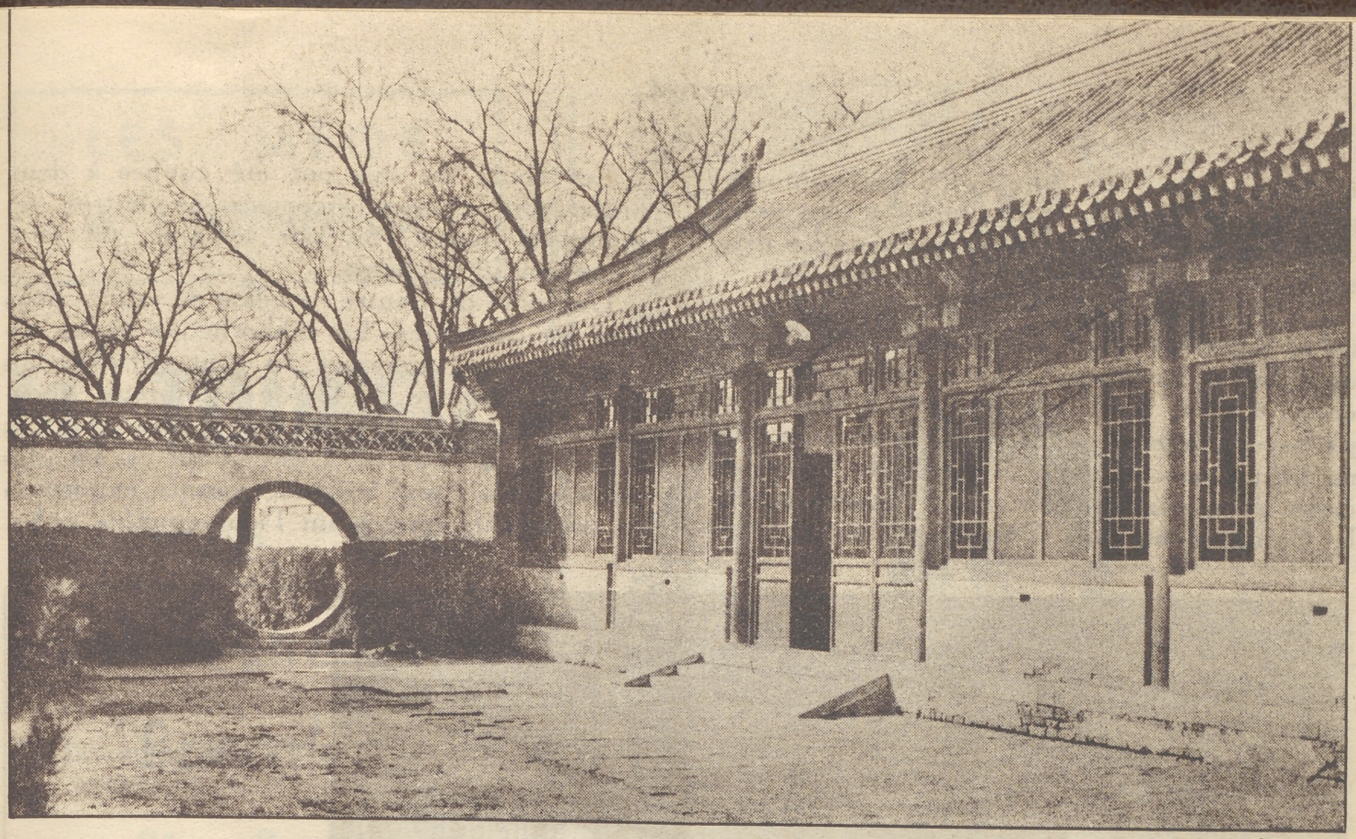
Compte est également tenu de l'action du voisinage et des camarades de jeu sur la formation du caractère de l'enfant.

A l'instar de la mère de Mencius qui déménageait à trois reprises pour éviter le voisinage de gens peu recommandables, les parents surveillent sérieusement les fréquentations de leurs enfants. Ils n'admettent pas dans la maison les mauvais garnements et ne peuvent souffrir de les voir en compagnie de leur progéniture. « Gần mực thì đen gần đèn thì sáng » (Près de l'encre, on se noircit, près de la lampe, on s'éclaire).

L'éducation familiale est assez poussée en Việt-Nam. L'enfant est soumis à une rigoureuse discipline. Avant de sortir, il est tenu d'en demander l'autorisation, après être rentré, il doit en rendre compte (đi gửi về thưa).

(Lire la suite après la partie illustrée)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La Bibliothèque du Centre Franco-Chinois d'Etudes Sinologiques de Pékin.

L'EFFORT FRANÇAIS EN EXTRÊME-ORIENT

LE CENTRE FRANCO-CHINOIS D'ÉTUDES SINOLOGIQUES DE PÉKIN

par J. H.

Au début de l'année 1942 a été créé à Pékin un Centre franco-chinois d'Etudes sinologiques. Cette institution répond à un projet conçu de longue date et qui n'avait jamais pu prendre forme jusqu'à ce jour.

L'opportunité de fonder une telle institution à Pékin avait été soulignée par M. Paul Pelliot dès 1919 dans un mémoire où cet éminent sinologue rappelait que « l'étude scientifique, érudite de la Chine a été fondée en Occident par l'ancienne mission française de Pékin. Les Abel-Remusat, les Stanislas Julien, hier encore les Chavannes, ont enrichi ce glorieux patrimoine. Il serait coupable — ajoutait-il — de laisser péricliter cette « précellence ». Il importe, au contraire, de l'assurer par la création d'un Institut français de Pékin, qui aurait pour but de grouper Français et Chinois dans un même esprit de recherches érudites, selon les méthodes de la science moderne ».

Tout le programme du nouveau Centre franco-chinois d'Etudes sinologiques tient effectivement dans ces lignes : « grouper Français et Chinois dans un même esprit de recherches érudites selon les méthodes de la science moderne ».

Dans ce but, le C. E. S. se propose, d'une part, de créer à Pékin un « milieu intellectuel » français, en sollicitant le détachement de professeurs et l'envoi de boursiers soit de France, soit d'Indochine, qui trouveront au Centre de Pékin des instruments de travail sous forme de bibliothèque, de documentation et d'archives photographiques, c'est-à-dire le moyen de poursuivre leurs études sous les directives de sinologues français et chinois, en observant la discipline établie par l'Ecole française de sinologie, dont se réclame le C. E. S.

D'autre part, le Centre se propose de grouper les intellectuels chinois se sentant des affinités pour la culture française, de développer leur connaissance de la langue française et d'établir une collaboration permanente entre ceux-ci et les éléments français (élèves et professeurs) qui feront eux-mêmes partie de ladite institution.

La Direction du Centre d'Etudes sinologiques a été confiée à M. André d'Hormon, qui réside à Pékin depuis de longues années et dont la réputation de sinologue distingué est bien établie dans les milieux intellectuels de l'ancienne capitale.

Ses différentes sections, une bibliothèque

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

spécialisée, une section d'archives photographiques, une section de folklore et des cours du soir de langue française, sont installés dans les locaux de l'Université franco-chinoise.

La bibliothèque dispose, sans en avoir toutefois l'administration, de la vaste bibliothèque de l'Université franco-chinoise ; elle s'est attachée, d'autre part, à créer une bibliothèque plus spécialisée et qui est actuellement en voie de formation : un premier fonds de livres anciens et modernes concernant exclusivement la Chine, a été mis à sa disposition par la Banque franco-chinoise, laquelle en était dépositaire, et transféré dans les locaux précités. Ce fonds a déjà été enrichi par des acquisitions nouvelles et des dons.

Les archives photographiques comprendront toute la documentation susceptible d'être recueillie sur la technologie, l'esthétique, le théâtre et autres monuments de l'activité sociale.

La section de Folklore fonctionne depuis l'ouverture du Centre sous la direction de M. Yang K'un, ancien professeur de sociologie à l'Université Yenching (M. Yang K'un est de formation strictement française : il a séjourné plusieurs années en France où il a été l'élève de maîtres tels que MM. Mauss, Granet, etc.).

Cette section comprend, en outre, plusieurs assistants chinois et les sinologues français qui font actuellement partie du Centre, MM. Schlemmer et de Kermadec, participent activement à ses travaux.

Les cours du soir ont été confiés à deux professeurs chinois, licenciés ès lettres, et groupent, quatre fois par semaine, un total d'environ 50 étudiants.

L'activité du Centre ne cesse de croître dans tous les domaines. La bibliothèque et les archives photographiques se sont enrichies au cours de l'année 1942 de nombreux documents ; la section de Folklore a rassemblé des matériaux et poursuivi des enquêtes sur des sujets divers ; une très intéressante exposition de documents concernant l'iconographie populaire a été inaugurée dans le courant du mois de mai.



LES COLLABORATEURS DU CENTRE.

Au 1er rang :
M. D'HORMON, le Directeur.

Au 2e rang, derrière M. d'Hormon :
M. DUBOSC, Administrateur délégué.

Enfin le Centre a entrepris des travaux de traduction : M. d'Hormon dirige personnellement de multiples travaux confiés à ses collaborateurs : d'une part, des traductions de textes français qui paraissent régulièrement dans la revue « Etudes françaises » ; d'autre part, des traductions de textes chinois, dont quelques-unes sont dues à M. d'Hormon lui-même, et qui ont déjà été publiées dans la même revue sous la rubrique « Lectures chinoises ».

Enfin, la traduction d'un ouvrage de sinologie important : « La civilisation chinoise », de Marcel Granet, est actuellement en cours et aux trois quarts achevée.

***

Grâce aux efforts de nos compatriotes de Pékin, l'esprit et la méthode française rayonnent toujours en Chine.

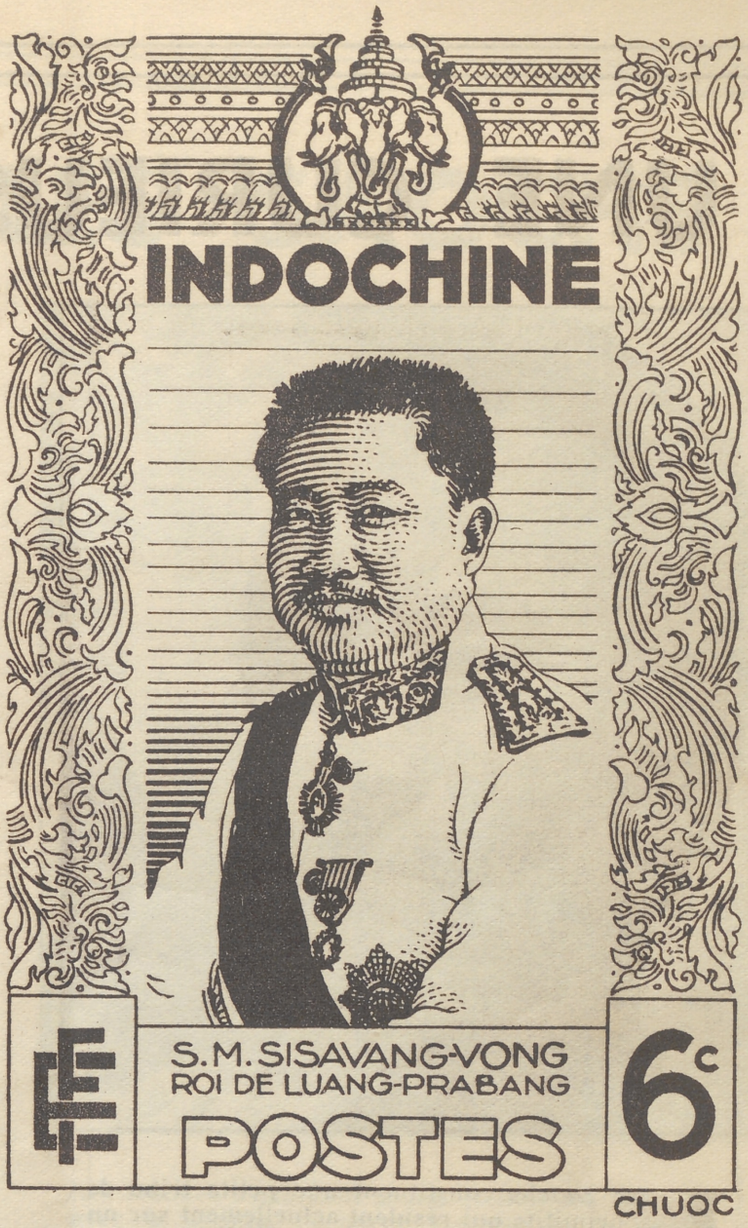
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES MÉOS
A L'HONNEUR

M. TOUGEU,

de race Mèo, vient d'être reçu au Baccalauréat

2e Partie
Philosophie



UN DES PLUS RÉCENTS TIMBRES INDOCHINOIS

M. Tougeu, né le 12 mars 1921 à Ban Khainoun, près de Nong Het, province du Tranninh (Laos), appartient à la puissante famille Mèo des Ly Foung. Il a huit frères vivants et trois sœurs. Son frère aîné, Tou-Bi, est chef de canton au Tranninh ; un de ses frères puînés, Tou-Lia, suit les cours de l'Ecole d'Administration laotienne à Vientiane. Après une année d'études chez lui sous la direction d'un précepteur laotien, le jeune Tougeu entra à l'Ecole primaire de Xieng-khouang, qu'il fréquenta pendant 5 ans et où il obtint le certificat d'études élémentaires, puis le certificat d'études primaires franco-indigènes.



Il suivit ensuite, de 1935 à 1939, les cours du collège de Vinh, dont il sortit avec le diplôme d'études primaires supérieures. Après 2 ans d'études au Lycée Khai-Dinh à Hué, il fut admis à la 1re partie du Baccalauréat et une année après, à la 2e partie.

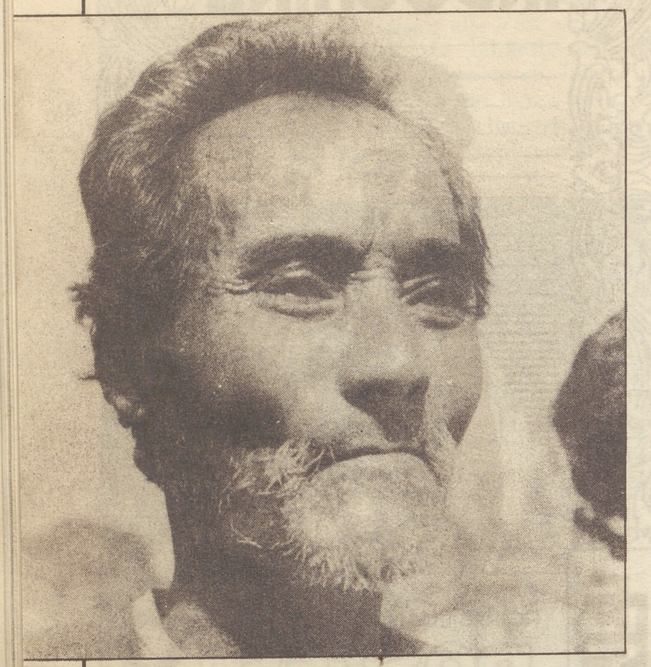
M. Tougeu, qui a demandé à suivre les cours de l'Ecole Supérieure d'Agriculture à Hanoi, s'intéresse à l'avenir économique de son pays natal, le Tranninh, et deviendra sans nul doute un de nos bons auxiliaires dans cette région.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAMBODGE

UNE CURIEUSE TRIBU DE PRIMITIFS : LES SAOCHS

D'APRÈS UNE COMMUNICATION
FAITE A
L'INSTITUT INDOCHINOIS POUR L'ÉTUDE DE L'HOMME
PAR LE DOCTEUR
P. TAILLARD



Les Saochs constituent une petite tribu de primitifs qui résident actuellement sur un terrain, qui leur est administrativement réservé, situé sur les berges de la rivière de Kompong-Smach, au niveau de son embouchure dans la baie de Véal-Reng. Cette baie creuse en coin la côte cambodgienne, à égale distance de Kampot et de Réam, entre le versant occidental du haut massif de l'Eléphant, dominé par le mont Bokor, et la chaine montagneuse de Véal-Reng, un de ses contreforts.

Les Saochs, au nombre de 172, d'après le dernier recensement, occupent un village minuscule et quelques cases disséminées dans leur rizière faisant partie d'un des casiers récemment aménagés pour la culture par le Service d'Hydraulique agricole. La région, autrefois marécageuse et couverte de forêt noyée et de fourrés broussailleux, a été drainée par les soins de l'Administration locale et est actuellement entièrement cultivée par une population importante composée de Malais et de Chinois.

L'existence des Saochs est pour la première fois mentionnée dans la lettre du Bienheureux Gagelin, datée du 27 juillet 1830, dont voici un extrait :

« A une journée et demie de Ha-tiên, écrit le Bienheureux Gagelin, se trouve, sur les montagnes en remontant le golfe de Siam, un peuple très sauvage dont on me raconte plusieurs choses extraordinaires. Tout le monde m'assurait que ces sauvages avaient une queue, c'est-à-dire qu'ils avaient l'épine dorsale du dos allongée de plus de deux pouces, au point qu'ils ne pouvaient s'asseoir. Je ne fus pas longtemps sans reconnaître la fausseté de cette fable ridicule. Comme il y a près de là dans les bois une espèce de singes fort ressemblants à l'homme, et qui ont une queue de cette façon, c'est peut-être ce qui a donné lieu à cette fable. Tout le monde aussi me disait que ce peuple était inaccessible et décochait des flèches sur les étrangers qui prétendaient entrer sur son territoire.

» A la nuit tombante nous arrivâmes très fatigués chez le Sen-Fi (?) c'est ainsi qu'on appelle le mandarin cambodgien chargé de surveiller les sauvages connus sous le nom de Saouy.

» Le lendemain matin, je voulais aller de suite chez les sauvages, mais le Sen-Fi ne le jugea pas à propos, de crainte qu'en me voyant ils ne prissent tous la fuite. Il aima mieux en faire venir d'abord un des principaux qui savait le cambodgien. Il arriva nu-tête, nu-pieds, ayant un chiffon autour des reins et une espèce de mouchoir qui lui couvrait les épaules ; c'était son costume le plus solennel, je crois même que c'était toute sa garde-robe... »

Les Saochs ont été étudiés par Adhémard Leclère (une brochure : *Les Sâauch*), Ménétrier et le docteur Pannetier.

Vers 1840, les Siamois ont tenté de les exterminer.

« Les Siamois étant descendus jusqu'à Hà-tiên, ont ramassé les Sâauch dont ils ont pu s'emparer et les ont entraînés jusqu'au Siam. Durement menés, ils tombaient sur la route les uns après les autres et y mouraient. Installés dans un village que le roi siamois leur fit donner non loin de Bangkok, ils continuèrent d'y mourir et bientôt il ne resta plus que deux hommes. Le roi les autorisa alors à regagner leur pays. Ils n'y retrouvèrent que trois femmes de leur race qui s'étaient réfugiées chez des Cambodgiens, car tous ceux qui avaient échappé aux Siamois étaient si épouvantés qu'ils s'étaient enfuis dans la forêt et y étaient morts. C'est du mariage de ces trois femmes avec eux que sont sortis les 75 individus qui, aujourd'hui, sont toute la tribu des Sâauch ». (A. Leclère).

Ils sont aujourd'hui 172 individus.

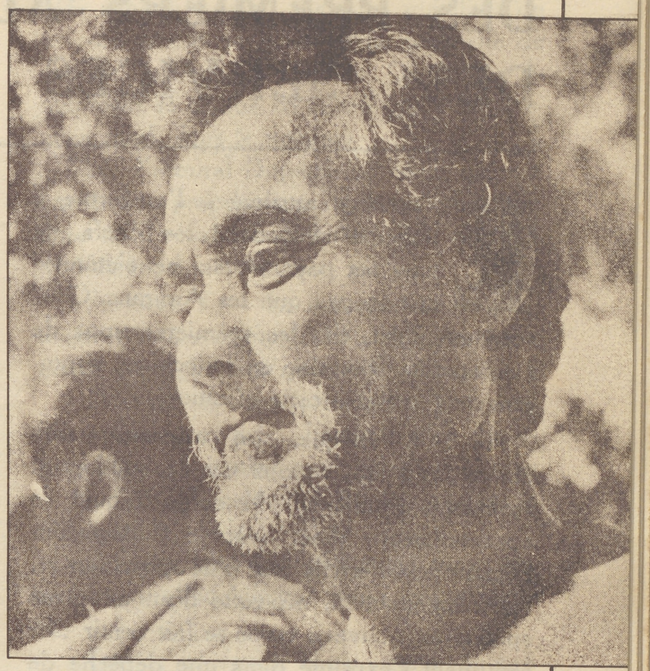
Depuis longtemps les Saochs (nous utilisons l'orthographe actuelle du mot Saoch qui est différente de celle employée par Leclère) sont l'objet des sollicitudes du Roi du Cambodge et de l'Administration française. Afin que leur race ne s'éteignit point, ils furent autorisés à se marier entre frères et sœurs, mais ces mariages ne se contractent plus depuis que les jeunes gens peuvent choisir leurs épouses parmi leurs cousines et arrière-cousines. Ils sont exempts d'impôt, et ont reçu des terrains cultivables, des buffles, des instrument, des semences et des gratifications en nature fréquentes. Ils ont été groupés sous l'autorité d'un Chef qu'ils choisissent entre eux et d'un fonctionnaire cambodgien, qui porte le titre de Mékhum (maire) et qui est spécialement chargé de les administrer.

La taille moyenne des Saochs est 1 m. 52 pour les mâles et 1 m. 42 pour les femmes. On peut donc les classer parmi les plus petites tailles de l'Indochine.

La coloration de la peau des Saochs est nettement différente de celles des autres habitants de la région, et permet dans la plupart des cas de les reconnaître du premier coup d'œil. Elle est en effet d'une teinte marron tirant sur le chocolat, analogue à celle d'un grain de café parfaitement grillé, avec des reflets plus clairs. Elle rappelle tout à fait celle que l'on peut observer chez les Africains, et se distingue du jaune-paille des Chinois, du brun des Malais, et de toutes les teintes intermédiaires constatées chez les Chams et les nombreux métis sino-cambodgiens, et malais-cambodgiens résidant dans les parages.

Les yeux des Saochs constituent ainsi que leur petite taille et leur teint, un caractère distinctif frappant qui permet de les différencier sans difficultés des autres Indochinois. Leurs yeux sont en effet plus rapprochés de la racine du nez, et d'une coloration marron chaud ; leur regard est doux et timide. Les enfants surtout ont de grands yeux blancs qui rappellent ceux des négrillons de la côte d'Afrique.

D'après le Bienheureux Gagelin, les Saochs vivaient autrefois tout nus, hommes et femmes. Ils sont habillés maintenant comme les Cambodgiens.



Les femmes s'habillent plutôt comme les Malaises avec le sarong, l'écharpe bigarrée et la longue tunique noire

Ce sont, avant tout, des chasseurs et des pêcheurs : ils ne connaissent aucune industrie.

L'homme est autorisé à se marier en dehors de sa race, mais la croyance populaire interdit à la femme toute mésalliance.

Plusieurs hommes ont pris femme chez les Cambodgiens, mais alors ils vivent en dehors de la tribu : la femme étrangère n'est jamais ramenée au village ; mais si elle meurt, l'homme revient parmi ceux de sa race, avec ses enfants.

Les Saochs enterrent leurs cadavres dans un simple trou sans aménager de tombe.

Leurs croyances se résument à un fétichisme très grossier : ils vénèrent plus spécialement un génie particulier concrétisé par une pierre fétiche.

Ils parlent un dialecte qui diffère totalement du cambodgien et comme vocabulaire et comme intonation.

Les auteurs sont divisés sur l'origine des Saochs. Il semble que l'on puisse adopter l'interprétation de Legendre qui assimile les Saochs aux Sémangs de Malaisie. Ils appartiendraient à la race négrito, la plus ancienne d'Asie et la plus primitive puisqu'elle est demeurée à l'âge de bois.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'UNIFORME
DES PREMIERS ADMINISTRATEURS DES SERVICES CIVILS (1875)

Le prestige attribué à l'uniforme a toujours préoccupé les chefs de tous les pays. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que les Amiraux Gouverneurs aient, dès les premiers temps de l'occupation française en Indochine, témoigné de l'intérêt à cette question.

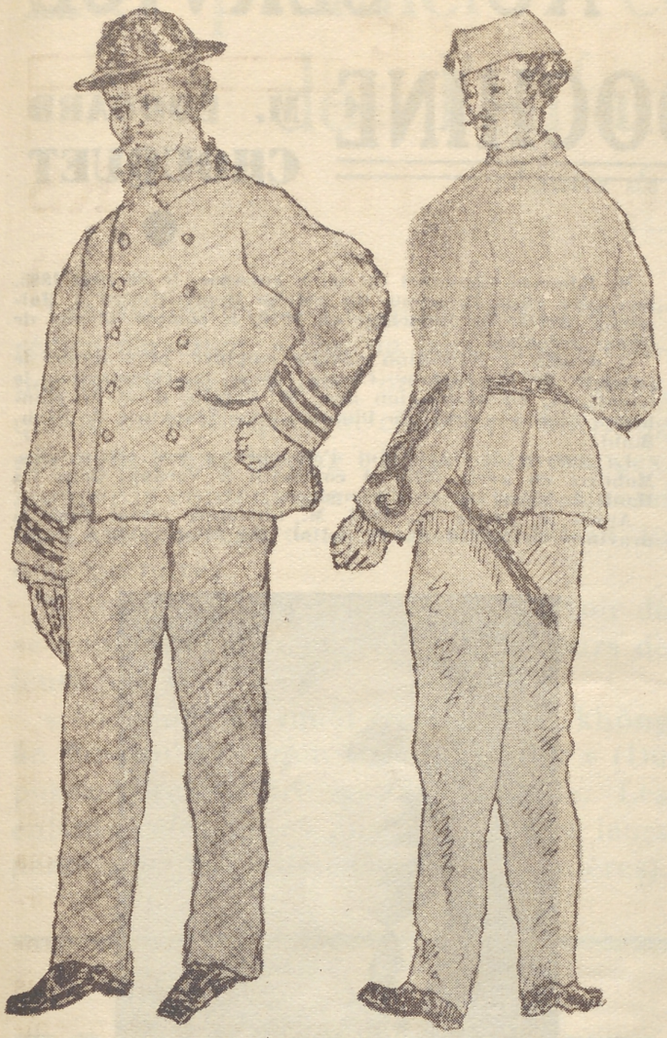
A cette époque, les administrateurs étaient tous des marins ou des soldats et revêtaient l'uniforme du corps auquel ils appartenaient. Mais, avec le Collège des Stagiaires, les civils font leur apparition et, immédiatement la nécessité d'un uniforme spécial au nouveau corps se fait sentir : ce sentiment s'exprime dans une dépêche de l'Amiral Duperré au ministre de la Marine, dépêche du 13 janvier 1875, dont nous extrayons le passage suivant :

« Pendant des années encore, les officiers des différents corps de la Marine trouveront très utilement leur place parmi les administrateurs de la Cochinchine ; aussi je crois très nécessaire, Monsieur le Ministre, de régler dès à présent une question qui a une certaine importance. Les Inspecteurs et les Administrateurs sont considérés comme des Officiers Supérieurs en ce qui concerne leur admission dans les hôpitaux et leur classement à bord des bâtiments de l'Etat sur lesquels ils prennent passage. D'un autre côté, les nominations aux trois classes ont lieu au concours, et sans tenir compte du grade des candidats officiers, d'où il résulte que les règles de la hiérarchie militaire ne peuvent pas être observées dans les centres d'inspection où trois administrateurs se trouvent réunis. Les inconvénients qui résultent de cette situation anormale peuvent être en partie évités en décidant que les officiers, admis dans le corps des Administrateurs, cesseront de porter l'uniforme de leur grade. Mais, comme d'un autre côté, il est indispensable, à mes yeux, de tenir compte des habitudes que nous avons introduites, de l'importance que les Annamites attachent, du reste, aujourd'hui comme jadis, aux signes extérieurs de l'autorité, je crois devoir vous demander de choisir un uniforme spécial aux Inspecteurs et Administrateurs. Si vous adoptiez ce projet, je le ferais étudier par une commission et je m'empresserais de vous soumettre ses propositions. »

Le ministre ayant acquiescé, l'Amiral nomma une commission. Plusieurs séances furent nécessaires pour aboutir à un projet convenable.

Encore ce projet ne fut-il pas adopté à l'unanimité ; ce n'est qu'à la majorité de 5 voix contre 2 qu'il fut décidé que les Administrateurs n'auraient droit qu'à une petite tenue. La même majorité décida que les insignes seraient constitués par des galons de soie, noir et or, portés autour de la manche, en nombre variable, de 2 à 5 suivant le grade. A la deuxième séance de la commission, pour éviter des confusions avec les militaires ou les marins, les galons furent remplacés par une baguette dentelée et des câbles en or, en nombre variable, de 1 à 4 suivant le grade. Ces insignes devaient être fixés sur un parement mobile en drap bleu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



marine. Après discussion, on rejeta la fente à la manche, parce que cette fente comportait une garniture de petits boutons et que fente et boutons étaient gênants pour écrire.

Le veston devait d'abord être court, à collet, à manches larges, avec deux rangées de boutons métalliques à ancre ; la nature de l'étoffe fut laissée au choix de chacun : mais à la deuxième séance, la commission supprima le collet, ne maintint qu'un rang de boutons à ancre dorés, et décida que le veston serait en étoffe unie, bleue, blanche ou noire. Une seule voix, celle du Premier Administrateur de Saigon, proposa la redingote, plus habillée.

« Le pantalon, déclare le procès-verbal de la première réunion de la commission, a été déclaré facultatif, à l'unanimité ». Je pense qu'il faut entendre par là la forme et l'étoffe du pantalon ! Ultérieurement, il fut décidé que le pantalon serait assorti au veston.

La question de la coiffure ne fut pas réglée sans discussion. Certains membres de la commission proposaient la casquette de marine, le bonnet de police. On adopta finalement le casque en feutre gris et le chapeau rond, puis le panama.

Mais l'Amiral Duperré ne retint qu'une partie des propositions de la commission, ainsi qu'il résulte de la lecture de l'article 3 de l'arrêté du 16 octobre 1875 :

« ARTICLE 3. — Le costume des Inspecteurs et Administrateurs des Affaires indigènes est réglé ainsi qu'il suit :

» Dolman en flanelle bleue ou en coutil blanc, boutonné droit. Baguette d'or dentelée formant parement sur les manches, avec 2, 3, 4 ou 5 galons d'or plats, selon la classe ou le grade.

» Pantalon bleu à bande, galon satin, laine, ou pantalon blanc à bande galon blanc fil.

» Casque en feutre blanc, garni de cuir jaune, ou képi en drap bleu de ciel, à turban rouge, portant les insignes de la classe ou du grade surmontés d'une baguette dentelée.

» Sabre droit, fourreau en acier, garde en acier découpée en quatre branches, poignée en corne noire, entourée d'une spirale en filigrane d'acier, lame à gouttières.

» Le tout devra être conforme au modèle-type déposé à la Direction de l'Intérieur. »

Cet uniforme fut progressivement modifié et rejoignit progressivement celui des officiers de Marine dont il avait voulu s'éloigner.

Les dessins ci-contre qui représentent deux projets présentés en 1875 indiqueront à nos administrateurs quel danger les a frôlés !

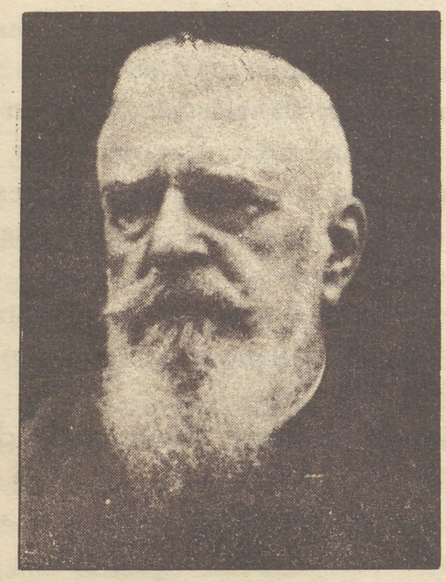
D'après une étude de M. STRIEDTER, parue dans le " Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises "

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES FRANÇAIS AU SERVICE DE L'INDOCHINE

LE RÉV. PÈRE MORINEAU

Le R. P. Morineau, né à Saumur en 1873, est arrivé à Hué en 1898. Après avoir consacré quelques mois à l'étude de l'annamite, il fut chargé, dans la région située entre le col de Phuoc-Tuong, dit col de Câu-Hai, et le col des Nuages, de rétablir le catholicisme, qui, par suite des persécutions, n'y connaissait plus que quelques représentants. A son départ, en 1908, il y avait dans cette région environ 2.000 catholiques. Sa résidence, établie près de la route Mandarine, devait bientôt servir de relai pour les voyageurs français de tous rangs circulant entre Hué et Tourane ou inversement. Pendant ces neuf années, époque de la construction de la route Mandarine et de la voie ferrée Tourane-Hué, le R. P. Morineau rendit de nombreux services à l'Administration provinciale ou au Service des



Travaux publics. A l'instigation de M. le Gouverneur Général Doumer et pour attirer la population annamite près de la route Mandarine, il demanda une concession d'une centaine d'hectares qu'il mit en valeur, et sur laquelle s'établirent de nombreux Annamites ; il leur céda ensuite tous ses droits et ainsi fut créé le village de Thuy-tu, actuellement très prospère.

Parti en France en 1908 pour y subir une opération, le R. P. Morineau revint en 1909 en Annam, qu'il n'a plus quitté depuis lors.

De 1909 à 1922, il réorganisa au point de vue religieux la région s'étendant de Hué à Thuân-an et s'établit à Lai-an. Les catholiques, au nombre de 400 à son arrivée, s'élevaient en 1922 à 2.500 répartis entre 14 chrétientés, ayant chacune leur chapelle. Pendant son séjour à Lai-An, il étudia, à la demande de M. Carlotti, Résident de Thuathiên, tout un réseau de routes ; ses projets furent adoptés et mis à exécution par les Services techniques.

Pendant la guerre de 1914, il fut mobilisé comme infirmier et chargé pendant deux ans des tirailleurs et O. N. S. Il devint le correspondant de centaines d'Annamites, catholiques ou non ; pour le récompenser de ses précieux services, M. le Gouverneur Général Long lui remit à Hué, en 1920, le Kim-khanh de 1re classe.

En 1922, le R. P. Morineau quitta Lai-an pour Quangtri, comme Supérieur de District. Il collabora avec M. Jabouille pour l'histoire de cette province et pour les études d'ornithologie que ce dernier poursuivait en collaboration avec M. Lacour. De 1922 à 1924, il construisit la grande et belle église de Notre-Dame de Lavang ; Lavang est pour les Indochinois le Lourdes de France. Le plan de cette église lui fut fourni par son ami M. Parmentier, de l'Ecole française d'Extrême-Orient. A la demande de M. Jabouille, le R. P. Morineau construisit la route reliant Quangtri et Lavang.

En 1931, il recevait la croix de chevalier du Dragon d'Annam.

En 1934, le R. P. Morineau quittait Lavang pour Đồnghới. Il y construisit l'actuelle église du chef-lieu et organisa le quartier de la paroisse de Tam-toa. Dès son arrivée, il fut frappé de la misère de nombreux Annamites n'ayant à cultiver que des rizières profondes et obligés de chômer une partie de l'année. Pour y remédier, il provoqua l'étude du barrage de Cam-ly, pour prouver que l'on peut trouver de nombreuses vallées, malsaines sans doute, mais susceptibles, par l'irrigation, de devenir habitables et de nourrir une assez importante population. Il s'efforce lui-même d'amener des habitants sur la concession de Nganson, appartenant à la Mission de Hué, et qui, bientôt, grâce au barrage de Cam-ly, en cours de construction, pourra nourrir des centaines d'Annamites pauvres.

M. ÉDOUARD CHOUQUET

M. Edouard Chouquet est né à Aubagne, le 28 août 1885. Son père était Directeur du collège Henri-Rivière à Haiphong. Arrivé en Indochine en 1910, il compte 32 ans de séjour colonial.

Il débuta à Nam-dinh comme employé, puis fondé de pouvoir de M. Etienne Caralp. Déjà la colonisation le tentait, et, en association avec M. Caralp, il se fit planteur à Chau-son, près de Phu-nho-quan (province de Ninh-Binh).

La guerre de 1914 vint l'arracher à ses occupations. Mobilisé en avril 1915, il combattit à Verdun, dans les Hauts-de-Meuse et en Champagne.

Après la guerre, en 1918, M. Chouquet revint dans la province de Ninh-binh et obtint une concession à Phuc-



luong, qu'il n'a cessé depuis de développer et d'agrandir, par des achats successifs.

Grâce à lui, 900 hectares de brousse ont été défrichés et cultivés en caféiers, abrasins, ou aménagés en rizières ou en pâturages. Il a particulièrement développé la culture de l'arabica, et constitué un troupeau de 460 bovins, dont il a amélioré la race par des apports de taureaux indiens ou métis, sans parler des buffles, chèvres, moutons.

Bien qu'il ait récemment cédé son domaine à M. Phamlê-Bông, M. Chouquet continue à consacrer toute son activité et son expérience à la direction de cette entreprise.

Membre de la Chambre d'Agriculture du Tonkin depuis 1926, M. Chouquet en est le premier vice-président ; il est également vice-président de la Caisse Mutuelle Agricole française dont il fut membre fondateur.

Il est titulaire de la Croix du Combattant, de la Médaille de Verdun, officier du Mérite Agricole et du Dragon d'Annam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La première éducation familiale de l'enfant annamite

(Suite de la page 12)

Les moindres faits et gestes sont comme réglés d'avance. « Gọi dạ bảo vâng » (Réponds poliment quand on t'appelle, obéis, quand on te dit quelque chose) ; « Ăn trông nồi ngồi trông hướng » (Quand tu manges, regarde la contenance de la marmite, quand tu t'assois, regarde quelle orientation tu dois prendre).

Et les enfants se font un pieux devoir de se conformer aux conseils des auteurs de leurs jours.

« Cá không ăn muối cá ươn, Con không ăn lời cha mẹ, trăm đường con hư » (Du poisson réfractaire au sel se gâte. Les enfants réfractaires aux paroles de leurs parents se pervertissent de cent manières).

Vous voyez la place que tient l'éducation des enfants dans la vie familiale annamite.

L'on conçoit la peine que ressentent les parents à qui leurs occupations quotidiennes ne permettent pas d'y veiller sérieusement. « Để con lêu lổng » (Laisser les enfants vagabonder à leur guise) est la plus grosse inquiétude des pères de famille.

Les parents annamites doivent réagir contre la tendance, qui se manifeste depuis quelques décades dans la Société annamite (dans les grandes villes en particulier), à négliger cette première éducation familiale, si importante pour l'avenir de leurs enfants et du pays.

FOIRE-EXPOSITION DE SAIGON

Du 20 Décembre 1942 au 20 Janvier 1943

SYNTHÈSE DE L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE DE L'INDOCHINE

BEAUX-ARTS — ARTISANAT — INDUSTRIE — COMMERCE

ARMÉE — MARINE — AGRICULTURE — GRANDS SERVICES

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

NOMBREUSES FÊTES PENDANT LA DURÉE DE LA FOIRE

PARC D'ATTRACTIONS

Renseignements :

COMMISSARIAT GÉNÉRAL DE LA FOIRE-EXPOSITION

CHAMBRE DE COMMERCE

RUE TABERD — SAIGON

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'effort d'adaptation industrielle de l'Indochine

INTERVIEW DE M. GUILLANTON

Inspecteur Général des Mines et de l'Industrie

DEMANDE. — Voulez-vous nous donner d'abord un aperçu général du problème économique de l'Indochine ?

RÉPONSE. — Comme celles de tous les pays aux premiers stades de leur développement économique, la production industrielle de l'Indochine se trouvait avant guerre essentiellement orientée vers la vente à l'exportation.

La satisfaction des besoins intérieurs avait bien provoqué la naissance d'industries de transformation. Mais la plupart utilisaient des produits importés et très rares étaient celles qui, partant d'une matière première *locale*, aboutissaient à la confection d'articles propres à la consommation *locale*.

En bref, que ce soit pour vendre leurs produits, pour se procurer leurs matières premières, ou simplement certains produits accessoires mais cependant nécessaires aux fabrications, les Industries indochinoises se trouvaient toutes dépendre du commerce extérieur.

C'était là une situation sans graves inconvéniens en période normale. Mais le blocus, ou, du moins, l'extrême raréfaction des possibilités d'échange avec l'extérieur, devait mettre en évidence la fragilité du système. Les stocks accumulés ont permis et permettent encore dans certains cas de parer aux difficultés de la situation mais la nécessité d'une orientation de l'économie indochinoise vers l'autonomie ne devait pas tarder à s'imposer impérieusement.

Comme cela résulte des indications qui précèdent, le problème revêtait un double aspect :

D'abord restreindre nos productions destinées à l'exportation de façon à les adapter aux possibilités du commerce maritime ;

Ensuite réaliser au maximum les industries de production ou de transformation capables de fournir en partant de produits du cru, les articles provenant auparavant de l'importation et maintenant inexistants.

Il est toujours apparemment facile d'agir sur une production pour la restreindre. Encore convient-il d'éviter des à-coups trop brutaux entraînant des licenciements massifs de personnel.

Le cas-type à considérer à cet égard est celui de nos mines d'anthracite tonkinoises. De plus de deux millions et demi de tonnes en 1939, leur production va devoir être réduite à un million de tonnes ou à peine davantage en 1942.

Quant aux fabrications de remplacement, le problème à résoudre était infiniment plus délicat. Il l'était même d'autant plus que nous manquions et de matériel et même le plus souvent de documentation et de techniciens.

D. — Voulez-vous passer rapidement en revue pour nos auditeurs les résultats déjà obtenus et les études en cours ? Au sujet des mines par exemple ?

R. — Il s'agissait d'abord d'extraire du sol et du sous-sol un certain nombre de matières premières nécessaires aux fabrications envisagées. En fait de produits minéraux, il faut signaler à cet égard le soufre pour la préparation du gaz sulfureux et le salpêtre pour la poudre noire, différents minerais comme ceux de plomb et de cuivre. Sauf en ce qui concerne le cuivre, pour lequel les recherches n'ont encore donné que des résultats médiocres, nous sommes maintenant assurés de disposer de tonnages devant couvrir largement nos besoins. Dans le même ordre d'idées, il y a lieu de citer l'effort accompli en matière agricole pour développer la culture du coton destiné à remplacer le coton d'Egypte ou de l'Inde, celle des oléagineux, produits de base pour la préparation des carburants lourds et des lubrifiants de substitution.

D. — Ceci nous amène à la question des Carburants ?

R. — Tout le monde connaît l'ampleur de l'effort accompli en cette matière. Bien que ne disposant d'aucune source de pétrole minéral, l'Indochine, grâce aux succédanés réalisés entièrement sur place selon des formules souvent inédites, se trouve aujourd'hui dans une situation privilégiée, même si on la compare à celle des pays producteurs d'hydrocarbures tels que l'Amérique, et les restrictions qui y sont imposées à la circulation automobile doivent être considérées comme parmi les moins sévères qui soient à l'heure actuelle dans le monde. Désormais on peut admettre qu'à quelques rares exceptions près, tous les problèmes que posait la fabrication industrielle des carburants et surtout des lubrifiants locaux ont été résolus. Le passage des produits d'importation aux produits d'origine végétale a même pu s'effectuer sans heurt grâce aux stocks que nous avons eu la sagesse de ménager lorsqu'il en était encore temps. Le fait est assez remarquable pour mériter d'être noté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

D. — Et les industries chimiques ?

R. — On peut dire qu'avant guerre les industries chimiques étaient inexistantes en Indochine. Elles se limitaient aux ateliers de la S. O. A. E. O. qui préparaient de l'acétylène à partir de carbure de calcium d'importation et de l'oxygène par distillation de l'air liquide. Je ne perds pas de vue non plus les ateliers de pyrotechnie, mais les uns et les autres travaillaient également à partir de produits importés. L'effort était donc considérable à faire dans ce domaine et il ne faut pas s'étonner qu'on en soit encore aux périodes d'essais et même d'études.

Comme réalisations acquises sont à noter :

La fabrication du carbure de calcium. Sa production est aujourd'hui stabilisée à 2 tonnes par jour environ ;

La poudre noire destinée à remplacer au moins partiellement la dynamite, dont les arrivages ne suffisaient plus aux mines ;

Il faut aussi citer le chlorate de potasse, produit nécessaire à la fabrication des allumettes et que prépare la Société Indochinoise de Pyrotechnie à partir de chlorure de potassium dont nous avions des stocks importants pour l'agriculture.

Il est encore intéressant de signaler la préparation du gaz sulfureux par les Brasseries et Glacières de l'Indochine pour l'alimentation des frigidaires, la préparation de la glycérine pure à partir des lessives de savonneries, celle de la stéarine comme sous-produit du traitement des huiles de poisson pour le mazout, celle de l'oxyde de zinc. Enfin, les pyroligneux produits par distillation des bois remplacent l'acide formique d'importation pour la coagulation du latex.

Mais il s'agit là de produits secondaires et pour les produits de base nous en sommes à un stade beaucoup moins avancé. Cependant une usine se monte à Haiphong pour la production de la soude par électrolyse d'une part, par le procédé Solvay, d'autre part : elle doit entrer dans la phase de production vers la fin de l'année. Des études sont encore en cours en ce qui concerne l'acide sulfurique (procédé par contact) et l'ammoniaque à partir des eaux vannes.

D. — Et la métallurgie ?

R. — En plus du zinc et de l'étain, de nouveaux métaux vont être produits : il s'agit du plomb et de l'antimoine.

Vous connaissez d'autre part la mise en route du haut fourneau de Bac-son qui, avec du charbon de bois arrive à donner 10 à 12 tonnes par jour de fonte grise. On espère, grâce à des minerais non phosphoreux, pouvoir même produire de la fonte hématite, ce qui permettra aux ateliers spécialisés de reprendre leurs coulées d'acier. Quelques mots maintenant sur les fabrications mécaniques. Depuis longtemps, la C. M. M. I. produit des tonnages importants de zinc, mais ce zinc en lingots était inutilisable sur place et nous étions obligés de nous adresser à l'étranger pour nous procurer les quelque 1.000 tonnes de zinc en feuilles nécessaires chaque année à notre industrie du bâtiment. Cette lacune curieuse de notre industrie est en voie d'être comblée et il est permis de penser que bientôt nous serons à même de laminer notre zinc.

La fabrication de tuyaux de plomb suivra de peu la production du métal.

Quant au cuivre nous en avons constitué quelques stocks à partir de quoi nous tréfilons les fils nécessaires aux besoins des P. T. T., de l'Armée et de nos industries électriques.

D. — Nous serions encore désireux de savoir où en sont les problèmes des textiles et du papier.

R. — Le coton n'arrivant plus, on s'efforce d'utiliser les fibres locales : jute, ramie et même kapok. Cette dernière fibre, dont nous pouvons disposer de tonnages importants, est particulièrement intéressante. Son utilisation en grand en vue de la production de tissus mixtes kapok-coton, kapok-ramie, kapok-rayonne, est de nature à assurer du travail à des effectifs importants d'artisans.

L'emploi de la fibre de coco pour la fabrication des sacs prend aussi de l'extension.

A noter enfin les résultats obtenus dans le domaine des tissus pour courroies dont nous n'étions plus approvisionnés et que nous sommes parvenus à réaliser entièrement en ramie, ainsi que pour divers autres tissus spéciaux. Vous m'avez également interrogé sur le papier. Eh bien! A côté des Papeteries de l'Indochine qui, pour satisfaire à la demande, ont dû multiplier les types de leurs fabrications, l'artisanat fait un effort pour améliorer la qualité de sa production et fournir, avec le « papier culte », les papiers réclamés par la clientèle européenne.

Enfin, je ne voudrais pas non plus dans d'autres domaines omettre de citer :

La régénération de plaques pour accus et la fabrication de plaques neuves entreprises par la Société des Tramways de Saigon ;

La fabrication des chambres d'auto par les Etablissements Labbé et M. Liandrat ;

Les essais en cours concernant le rechapage des pneumatiques.

D. — Et l'artisanat ? Où en est-il ?

R. — Nous avons déjà mentionné l'artisanat des textiles, l'artisanat du papier. Mais les domaines qui les intéressent encore sont infiniment variés ; ce sont pour n'en citer que quelques-uns le matériel de verrerie, les cuirs, les conserves, les produits de beauté, les ustensiles de ménage, les articles de bureau : plumes métalliques et de verre, encres, colles, papiers carbone.

Cette énumération quoique déjà longue, comporte de nombreuses lacunes dont je m'excuse mais auxquelles, faute de temps je devais consentir. L'image qu'elle donne de l'effort accompli est néanmoins saisissante.

Il reste à persévérer sans défaillances.

C'est en effet toute une réforme de sa structure, de ses tendances qu'imposent les circonstances à l'industrie indochinoise. Les formules de facilité auxquelles malheureusement nous n'étions que trop accoutumés et selon lesquelles, lorsqu'une industrie se trouvait frappée par les effets d'une crise quelconque, elle s'adressait à l'Etat pour en obtenir des subsides, ces formules sont aujourd'hui périmées. C'est dans le sens d'une adaptation aux circonstances du moment, en cherchant de nouveaux champs d'application à leur poten-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tiel industriel que les entreprises victimes de la situation doivent orienter leur action. La tâche est, nous ne nous le dissimulons pas, pleine de difficultés ; elle sera souvent rebutante, mais les possibilités sont tellement nombreuses !

D'ailleurs l'exemple est déjà donné. Le mouvement est déclenché. Il ne s'amortira pas !

Il faut aussi, du point de vue technique, renoncer à de nombreuses commodités, consentir à travailler avec des produits ne répondant pas aux normes habituelles et accepter les ennuis que ne manque pas de causer l'emploi des produits de substitution, oublier parfois les techniques les plus modernes et savoir exploiter des procédés déjà vieillis, moins parfaits mais mieux à la portée de nos moyens en matériel et en personnel. C'est encore une question d'adaptation. Elle ne doit pas excéder les facultés propres au génie français.

Bien évidemment la forme que, sous la pression des faits, se prépare ainsi à prendre l'organisation industrielle du pays présentera des lacunes, des faiblesses, bien des aspects artificiels. Et de très sérieuses révisions seront à y apporter au moment du retour à des conditions économiques normales. Mais il est à craindre que ce retour soit lent à s'opérer et longtemps encore l'Indochine devra surtout compter sur elle-même. Au surplus un climat nouveau se sera créé, des expérimentations auront été faites qui, en tout état de cause, seront précieuses le jour où nous pourrons et où il faudra réaliser « en dur ».

Que tous ceux donc, qui ont un rôle à jouer dans la production industrielle du pays, chefs d'entreprises et ingénieurs français, artisans indochinois, étroitement unis, s'appliquent à poursuivre l'œuvre si heureusement commencée. Ils ne contribuent pas seulement au dénouement de la crise sans précédent que subit l'Indochine, ils ouvriront aussi largement les voies de l'avenir.

Pour paraître prochainement aux

ÉDITIONS ALEXANDRE DE RHODES

6, Boulevard Pierre-Pasquier — HANOI

I — **TRADUCTION DU KIM-VÂN-KIỀU** par NGUYỄN-VĂN-VĨNH (Texte en quốc-ngữ, traduction juxtalinéaire, traduction en français courant, notes et commentaires), tome I. Un fort volume de 320 pages.

Édition ordinaire : **2 $ 00**
Édition de luxe : **7 $ 00**

II — **LES FABLES DE LA FONTAINE,** texte français et traduction en quốc-ngữ par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Illustrations de MẠNH-QUỲNH. Un volume de 160 pages.

Édition ordinaire : **1 $ 00**
Édition de luxe : **5 $ 00**

III — **LƯỢC KHẢO VIỆT NGỮ** (Étude sur l'évolution de la langue annamite) par LÊ-VĂN-NỰU.

Préface de S. E. PHẠM-QUỲNH. Un volume de 100 pages : **0 $ 50**

Dépositaire général : LIBRAIRIE MAI-LINH, 21, Rue des Pipes — HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA SEMAINE DANS LE MONDE

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 18 AU 24 NOVEMBRE 1942

LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

Pacifique.

Le grand quartier général japonais a publié la rectification suivante aux pertes déjà données des flottes américaines et japonaises lors de la bataille navale des îles Salomon du 12 au 14 novembre.

Pertes américaines. — Coulés : 8 croiseurs, 4 ou 5 contre-torpilleurs ; endommagés : 2 cuirassés, 3 croiseurs, 3 ou 4 contre-torpilleurs, 3 transports.

Pertes japonaises. — Coulés : 1 cuirassé, 1 croiseur, 3 contre-torpilleurs ; endommagés : 1 cuirassé, 7 transports.

Chine.

On communique de source japonaise que de nombreuses défections se produisent parmi les troupes de Chungking. Dans la province de Shantung notamment 15.000 soldats de Chiang-kai-Shek sont passés du côté du Gouvernement de Nankin.

Indochine.

Des avions américains ont survolé Haiphong dans l'après-midi du 22 novembre et lancé des bombes sur les quartiers résidentiels. Le nombre des victimes serait de 43 morts, dont 3 Européens et 40 Indochinois, et 41 blessés, dont 2 Européens. D'après le communiqué de l'armée japonaise c'est le premier acte d'hostilité des Anglo-Saxons contre l'Indochine.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

En Russie.

Sur le front germano-soviétique, on signale les préparations des Russes en vue d'une offensive d'hiver. Selon les observateurs, sept grands centres de concentrations russes existent le long du front :

1° Sur le cours inférieur de la Volga, à Vladimirskaïa à 15 kilomètres au S.-E. de Stalingrad ;

2° Entre Bogutchar et Slavlinskaïa, sur le cours moyen du Don. On soit signaler la « tête de pont » que les Russes ont réussi à établir sur le Don à Bogoutchar. Large de 50 kilomètres et profonde de 10 kilomètres, elle présente l'aspect d'une véritable forteresse abondamment pourvue d'artillerie à longue portée ; elle protège pour le moment deux ponts de bateaux lancés sur le Don qui alimentent la résistance soviétique dans ce secteur. Cet énorme point d'appui pourrait servir, au moment voulu, de base de départ pour une action éventuelle ayant pour objectif la reconquête de la boucle du Don et le dégagement de Stalingrad.

Il semble bien d'ailleurs, aux dernières nouvelles, que les contre-attaques réitérées lancées par l'état-major soviétique depuis le 16 novembre à cet endroit se soient transformées en offensive de grande envergure ;

3° Dans la région de Gshatsk, à l'ouest de Moscou ;

4° Dans la région de Rjev ;

5° Au sud du lac Ilmen, dans la region d'Ostashkov ;

6° Au sud du lac Ilmen, entre Staraja-Russa et Parfeno ;

7° Au sud de Léningrad, aux environs de Chudovo.

On communique qu'une offensive russe entre Bogoutchar et Kletskaya s'est déclenchée depuis 48 heures avec une violence telle qu'en certains points des éléments avancés soviétiques auraient réussi à pénétrer dans les lignes allemandes. Le but du commandement soviétique qui est vraisemblablement de couper la ligne de chemin de fer de Voronej à Rostov ne semble pas avoir été atteint jusqu'à présent.

Dans le secteur du Caucase un assaut sur Ordjonikidze aurait été repoussé par les troupes russes qui auraient gardé l'initiative des opérations. Dans l'espace compris entre Alaguir et Ordjonikidze, les combats sont toujours en cours et il semble bien que les forces germano-roumaines paraissent avoir été obligées de se replier sur Alaguir. Toutefois les troupes germano-roumaines ont gardé l'avantage au sud d'Alaguir et dans la région d'Elbrouz.

En Afrique du Nord, Tunisie.

Depuis le 10 novembre, des débarquements italo-allemands ont été opérés en plusieurs points de la Tunisie, notamment à Bizerte, Tunis et Gabès, qui ont été occupées. On signale que ces troupes organisent rapidement la résistance. D'autre part, une première colonne britannique longeant la côte et se dirigeant vers Bizerte a pris contact avec les troupes de l'Axe à Tabarka, vers le 20 novembre. Une deuxième colonne aurait atteint les monts Tebessa à la frontière algéro-tunisienne, vers le 20 novembre. Une troisième colonne avance plus au sud, vers Gabès et la route de Tripoli. Le 21, on annonce que les forces alliés sont entrées de nouveau en contact avec les troupes de l'Axe à 25 milles au sud-est de Tunis, à Hamamet. Il semble que les troupes de l'Axe ont établi leur ligne de résistance à une trentaine de milles dans le sud-ouest de Bizerte et dans le secteur de Tunis, où des combats en cours sont signalés, et autour de l'oasis de Gabès. Les aérodromes sont pilonnés d'une façon intensive des deux côtés.

En Libye.

On signale que les avant-gardes britanniques ont atteint Agedabya le 23. L'avance de la VIII[e] armée, gênée par la longueur du ravitaillement et les destructions opérées par l'armée Rommel, s'est considérablement ralentie. Il se confirme que le gros des forces germano-italiennes se soit installé sur des positions établies depuis longtemps, puissamment fortifiées et s'échelonnant en profondeur, probablement aux environs d'El Ageila.

En France.

Les pleins pouvoirs ont été attribués au Président Laval par le Maréchal Pétain. Cette délégation des pouvoirs au Chef du Gouvernement a pour objet de « faire face aux difficultés que traverse la France ». D'autre part le texte constitutionnel numéro 4 quinquies, relatif à la suppléance et succession du Chef de l'Etat a été modifié comme suit :

ARTICLE PREMIER. — Si, pour quelque cause que ce soit, avant la ratification de la nouvelle constitution par la Nation, nous sommes empêché d'exercer les fonctions de Chef de l'Etat, cette fonction sera assurée par M. Pierre Laval, Chef du Gouvernement. En cas d'empêchement définitif, le Conseil des ministres, dans le délai d'un mois, désignera à la majorité des voix le Chef de l'Etat...

Trois décrets ont été publiés le 19 novembre portant modification du Conseil des Ministres. L'amiral Abrial est nommé secrétaire d'Etat à la Marine ; M. Bichelonne est nommé secrétaire d'Etat à la Production industrielle et aux Communications ; M. Cathala est nommé secrétaire d'Etat à l'Economie Nationale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

Bobards d'hier et d'aujourd'hui.

Français, rappelez-vous l'expérience d'un passé, qui n'est guère vieux :

— 1939...

L'Allemagne sans aucun allié apparaissait en mauvaise posture.

Une propagande supérieurement organisée nous affirmait, preuves à l'appui et statistiques en main, que le Reich épuisé par la campagne de Pologne commençait à étouffer sous l'étreinte du blocus. Le régime des cartes de restriction ne l'attestait-il pas ? Au regard de l'industrie de guerre, la situation s'averrait, disait-on, aussi désespérée : les réserves de carburant touchaient à leur fin, les métaux rares, tels le tungstène, le vanadium, le molybdène manquaient et aussi le fer et le cuivre et l'aluminium. L'Europe entière ne refusait-elle pas à Hitler ses matières premières ? Nous entendîmes alors des couplets émus sur l'indéfectible fidélité de la démocratie roumaine, sur la qualité des guerriers serbes, sur la décision des Hollandais d'inonder leur pays comme au temps du Roi Soleil. Dans les Parlements démocratiques, les hymnes à la victoire alternaient entre Londres et Paris. Jaloux de Paul Reynaud qui avait coupé tout seul la route du fer norvégien, Winston Churchill réglait en trois phrases méprisables, la question des sous-marins allemands. Bref, Hitler n'attaquait pas parce qu'il avait peur. Peur de la puissance anglaise. peur de la ligne Maginot, peur des forts de Liège et de Namur, peur des écluses bataves, peur de notre formidable aviation et de celle encore plus impressionnante de nos alliés insulaires. Encore quelques mois, et l'Allemagne asphyxiée s'effondrait pantelante. Et puis ce fut la ruée à travers la Hollande désespérément sèche, les Ardennes belges transformées en jardins publics et la France démunie de chars, d'avions, de canons. Ce fut, quelques mois plus tard, la conquête de la Yougo-Slavie et de la Grèce et l'envahissement de la Russie ; la Roumanie, la Hongrie, la Finlande marchant aux côtés des divisions germaniques ; la Wehrmacht à cent kilomètres de Moscou.

— 1941...

Le Japon à son tour entra dans l'arène. Mais qu'importait ? M. Frank Knox, ministre de la Marine de M. Roosevelt, ne déclarait-il pas qu'en trois semaines l'Empire du Soleil Levant demanderait l'aman ? En fait, nous assistâmes à Pearl Harbour, à Hongkong, à Penang, à Singapour, à Batavia, à Java, à Rangoon !

— 1942...

Aujourd'hui on reprend les vieilles antiennes. La reconquête de la Libye, la prise d'Alger, celle du Maroc, autant de coups que l'on nous présente comme mortels pour l'Axe. Ouvrons les yeux et gardons notre sang-froid. Ne retombons pas dans les erreurs de 1939.

(IMPARTIAL du 16 novembre 1942.)

Ces Messieurs de *Reuter* ne nous ont-ils pas, de Londres, appris, que la foule italienne criait *Pace* !, tandis que le Duce agonisait d'un cancer à la gorge : le coup du cancer, si notre mémoire est fidèle, a déjà servi à l'égard du Führer en 1937... Radio Bobard pourrait renouveler un peu son répertoire...

Illusions et Réalités.

Ce qui, par contre, ne serait pas une illusion, ce serait le tranchant de la Faucille, et le poids du Marteau, pour certains petits et grands bourgeois naïfs, qui, de peur que l'Ordre nouveau ne limite un peu leur enrichissement, appellent de leurs vœux la victoire du camarade Joseph Staline, qui leur prendra tout.

Aujourd'hui encore nous entendons, chaque jour des bourgeois bien rentés souhaiter la défaite de l'armée allemande. Ils ne veulent pas réaliser cette évidente vérité que l'héroïque jeunesse qui verse à flots son sang sur le front de l'Est les protège seule de la ruine et du massacre.

.....

C'est pour lui seul, pour le triomphe mondial de sa doctrine que le tsar rouge est entré dans la guerre ! Encore une fois, sa victoire fera sonner l'heure de la bolchevisation de l'Europe entière. Les bourgeois aveugles dont nous parlions au seuil de cet article n'auraient alors que deux alternatives : mourir sans espoir les armes à la main ou tendre servilement la nuque aux pistolets des hommes du parti chargés de l'épuration. C'est à cet effrayant destin que songeait certainement le Président Laval lorsqu'il a dit solennellement à tous les Français : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne ».

(IMPARTIAL du 10 novembre 1942.)

Jamais on ne relira assez, à cet égard, les courageux avertissements du commandant Jouan.

Le capitaine de vaisseau Jouan a, dans ses conférences courageuses, éclairé certaines perspectives qui déplaisent aux illusionnistes admirateurs de la résistance à Stalingrad.

Le Manchester Guardian, *du 8 novembre courant, qui qualifie de « surprenante » la puissance matérielle de l'U. R. S. S. n'hésite pas, lui, à conclure :*

« En conséquence de ces succès, le monde lui est débiteur pour le service incalculable qu'elle nous a rendu cet été et pendant tout l'automne de 1941. Nous savons aussi ce qu'elle a fait pour la cause commune aujourd'hui, et tous les peuples civilisés se tournent vers la Russie avec sympathie et espoir, avec sympathie à cause des sacrifices héroïques qu'elle ne cesse de faire, et avec espoir, pour l'aide qu'elle nous donnera demain dans la création du Nouveau monde. »

Cette « aide » en dit long sur le destin que la victoire anglo-saxonne réserverait à l'Europe. On voudra bien convenir que le Guardian *des filateurs de Manchester n'écrivait pas pour étayer l'argumentation du commandant Jouan.*

Mais quelle allégorie piquante à proposer aux candidats au grand prix de Rome : la civilisation triangulaire et bancaire (capitale : la City et Wall Street) sauvée par la faucille et le marteau soviétiques !

A leur place, je me méfierai quelque peu du tranchant de cette faucille et du poids de ce marteau.

Aussi bien, s'il en est toujours qui ne comprennent pas, le seul doctrinaire qualifié du nationalisme intégral, Maurras des Martigues, a fait entendre sa voix sans équivoque.

En France, les vrais légionnaires, garde d'honneur du Maréchal, ne confondent pas libération et trahison, et savent encore distinguer entre les animaux nobles, les hyènes et les ours.

(ACTION du 19 novembre 1942.)

EN FRANCE

Un avertissement de Clemenceau.

Que l'on relise les édifiantes nouvelles suivantes:

Vichy, 18 novembre, O. F. I. — Le ministère de l'Information communique que dans une déclaration qu'il a faite à la presse au sujet de l'Afrique du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nord, le Président Roosevelt a annoncé qu'il a ordonné la libération de toutes les personnes qui ont été emprisonnées en Afrique du Nord en raison de leur attitude politique.

Parmi les libérés figurent des éléments communistes qui ont été arrêtés pour leur activité terroriste.

Le Président Roosevelt a ordonné d'autre part l'abrogation en Afrique du Nord des lois et décrets pris depuis l'Armistice par le Gouvernement français. Il s'agit notamment de l'abrogation du décret Crémieux, mesure qui avait mis fin au régime de faveur dont jouissaient les Indigènes juifs en Algérie.

Et que l'on se remémore les avertissements de Georges Clemenceau :

C'est Georges Clemenceau qui a dit : « La soviétisation de la France serait pour notre pays un mal infiniment plus redoutable qu'une guerre perdue ! »

Le représentant autorisé de la Yankee Démocracy pense que nous devons joindre les bénéfices de ces deux opérations auxquelles il n'est pas étranger.

La libération anticipée des communistes emprisonnés fera un immense plaisir aux serviteurs de l'ordre qui risquèrent leur vie pour assurer la prospérité Nord-africaine contre la pègre. A toi, Lyautey !

Le rétablissement de ce décret Crémieux qui faillit, lors de son apparition, au lendemain de Sedan, nous coûter l'Algérie, jette ses flots de lumière :

Sur l'origine de la deuxième tuerie mondiale et de la politique extérieure du Frente Popular ;

Sur le sens supérieur du parlementarisme moderne.

Et apparaîtra parfaitement harmonique avec les « collaborateurs » qui accompagnaient, en juillet 1940, de Gaulle en visite dans les camps de « prisonniers » Français en Angleterre : Boris, Weill, etc., etc...

Nous écrivions il y a quelques jours : « ... il y a quelqu'un dont on se moque !... »

(ACTION du 21 novembre 1942.)

Le programme Cordell Hull.

Ainsi ces Messieurs de Washington appliquent le programme de M. Cordell Hull et dix jours à peine après leur débarquement, abolissent l'œuvre de la Révolution Nationale en Algérie et nous ramènent à l'ancien régime qui causa notre perte. S'il restait encore des Français pour croire au désintéressement des Américains, ils sont édifiés ; M. Roosevelt vient de leur administrer la preuve que l'armée des U. S. A. est au service de la plouto-judéo-maçonnerie.

(ACTION du 21 novembre 1942.)

Un spectacle gratuit.

C'est de regarder MM. les Transfuges s'accabler réciproquement d'injures, trouvant qu'il y a maintenant trop de monde autour de l'Assiette au Beurre de la trahison :

Ainsi semble dire le premier en date des dissidents : « Je ne serais plus seul à recueillir les bienfaits éventuels de la trahison !

» Ainsi donc d'autres, que moi auraient des titres à venir partager un éventuel pouvoir !

» Ainsi donc il faudrait être plusieurs pour la future assiette au beurre ! »

A travers les luttes personnelles et les compétitions anglo-américaines, se dégage cette idée cruellement vraie :

« La France compte peu pour tous ces gens qui prétendent lutter pour elle. Le bonheur de la France est pour eux un prétexte, ce n'est pas une fin. »

Dans l'adversité, le Maréchal qui fit don de sa personne à notre pays, continue à être le seul Chef.

(ACTION du 21 novembre 1942.)

EN INDOCHINE

Se taire et faire taire.

Notre devoir est simple : le Maréchal, l'Amiral, la Légion ont, pour tous, éclairé la route à suivre.

Le message de l'Amiral Jean Decoux à la population de l'Indochine pourrait se passer de tout commentaire. En effet, il résume la situation de la France et de l'Indochine dans les dramatiques circonstances actuelles avec une netteté, une clarté qui ne prétend à aucune équivoque en ce qui concerne le devoir de chacun.

Nul n'est juge. Seuls les chefs sont suffisamment renseignés pour décider de ce qui doit être fait. Le devoir de chacun d'entre nous est simple et impérieux : obéir en silence.

Le sort de l'Indochine est entre bonnes mains. Il ne dépend, en ce qui nous concerne, que de notre patriotisme, et de notre discipline.

L'appel de l'Amiral sera entendu.

(VOLONTE INDOCHINOISE du 14 novembre 1942.)

Les vrais patriotes sont sourds aux appels de trahison qui s'élèvent de la terre étrangère — les vrais Révolutionnaires redisent avec Danton :

« On n'emporte pas sa Patrie à la semelle de ses souliers ».

LA VIE INDOCHINOISE

La semaine du 15 au 23 novembre 1942.

LUNDI 16

Van-diên. — Un grave accident de chemin de fer se produit à 6 heures du soir près de la gare de Van-diên (à 6 kilomètres de Hanoi), où l'accéléré de Saigon tamponne l'omnibus de Nam-dinh. Des trois premiers wagons de l'omnibus on retire 25 morts et 60 blessés. Dans le train tamponneur, on ne compte que quelques contusionnés, sauf le chauffeur et le mécanicien, gravement blessés. On signale le courage et le sacrifice du mécanicien de l'omnibus, Vuong-kha-Hy, qui au lieu de sauter sur la voie, resta à son poste pour renverser la vapeur, bloquer les freins, donner le signal d'alarme, et mourut, victime de son dévouement.

Les secours sont organisés rapidement et les autorités se transportent sur les lieux. Prévenu de la catastrophe, l'Amiral Decoux se rend aussitôt sur place, visite les blessés, remettant une somme d'argent pour les nécessiteux, et félicitant le personnel médical pour la rapidité et l'efficacité des secours. On remarque le geste de S. E. Yoshizawa qui, spontanément, envoie sur place deux médecins et une équipe de secours.

Hanoi. — Le Résident Supérieur transmet à l'Amiral Decoux trois messages émanant des villes de Hanoi et de Haiphong, et de la Légion du Tonkin. Ces messages expriment l'attachement des populations profondément émues par la proclamation de l'Amiral, qui les a fortifiées dans le devoir, et crient leur foi dans les destinées de la France, leur attachement farouche au Maréchal.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Hanoi. — Les journaux publient l'arrêté du Gouverneur Général suspendant *sine die* la *Dépêche* de Cochinchine.

Phnom-penh. — En présence du commandant Ducoroy et des hautes autorités franco-khmères du Protectorat, S. M. Norodom Sihanouk et le Résident Supérieur remettent des drapeaux et des fanions provinciaux au mouvement Compagnon du Cambodge. A cette occasion, Sa Majesté reçoit le serment de deux mille compagnons venus de tous côtés du Royaume, et, dans une allocution, exalte l'effort en commun et l'esprit de sacrifice que requièrent le Cambodge et l'Empire. La cérémonie se termine par un grand défilé de la Jeunesse.

MARDI 17

Hanoi. — L'Amiral Decoux, Haut Commissaire de France dans le Pacifique, porte à la connaissance de l'Union le Message du 16 novembre du Maréchal Chef de l'Etat Français. Il rappelle ensuite les termes des directives énergiques qu'il a adressées le 13 aux Français et aux Indochinois, et rappelle que l'Indochine tout entière est derrière le Chef de l'Etat, prête, comme par le passé, à exécuter fidèlement ses ordres.

Hanoi. — L'Amiral Decoux reçoit S. E. Yoshizawa.

Hanoi. — Le Conseil de l'Economie indochinoise, qui vient d'être créé par arrêté du 11, tient sa première réunion sous la présidence de l'Amiral Decoux qui, en une brève allocution, définit le but de ce Conseil, destiné à tenir le Chef de la Fédération au courant de la situation économique de l'Union.

Phnom-penh. — Le rassemblement des Jeunes se termine par une émouvante cérémonie à la mémoire des Morts.

MERCREDI 18

Hanoi. — Un généreux anonyme remet à l'Amiral Decoux 20.000 piastres pour la Cité Universitaire.

Hanoi. — L'Amiral Decoux offre un déjeuner en l'honneur des membres du Conseil de l'Economie indochinoise et de quelques personnalités de passage en la capitale.

Hué. — LL. MM. Impériales, LL. AA. les Princes Impériaux, et le Résident Supérieur, quittent Hué à destination du Cambodge où Leurs Majestés rendront à S. M. le Roi du Cambodge la visite qu'il Leur rendit précédemment.

JEUDI 19

Saigon. — LL. MM. Impériales et le Résident Supérieur en Annam sont salués en gare par le Gouverneur de la Cochinchine et les hautes autorités saigonnaises. Après s'être rendue au Monument aux Morts et au Temple du Souvenir annamite, Sa Majesté se recueille également devant le tombeau de Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, ainsi qu'à la pagode et au tombeau du maréchal Lê-van-Duyêt. A midi, le Gouverneur offre un déjeuner en l'honneur des Souverains ; le soir, un dîner intime réunit, à Hanh-Thông-Tay, la Famille Impériale.

LES LIVRES

LA PRODIGIEUSE AVENTURE DU TCHINGKIZ KHAN, CAVALIER D'ASIE

par Y. Desjeux.

Il n'est pas trop tard pour signaler à nos lecteurs le livre du lieutenant Desjeux : *La prodigieuse aventure du Tchingkiz Khan, cavalier d'Asie*, édité par la librairie Taupin à Hanoi.

Ce livre évoque l'un des hommes politiques — et nous insistons sur ce point — les plus extraordinaires de l'histoire, ce petit chef de quelques yourtes mongoles, conquérant un empire qui devait durer un siècle et demi de la mer Noire à la mer du Japon et de l'océan Arctique au golfe Persique et à celui du Bengale.

Le livre du lieutenant Desjeux nous attire aussi par la grandeur poétique et dramatique de multiples épisodes, tels le mariage du héros, le Grand Conseil sur le Syr-Daria et la mort du vieux guerrier qui revoit un instant passer devant ses yeux ses conquêtes et les folles chevauchées des jours qui ne sont plus.

Nous ne croyons mieux présenter ce livre qu'en citant la préface qu'a écrit pour lui M. Goloubew, de l'Ecole française d'Extrême-Orient :

.....

Plus de sept siècles se sont écoulés depuis la mort de Tchingkiz Khan, et nous attendons encore sur lui le jugement définitif, le verdict de l'Histoire. Son procès dure encore. Si certains savants s'obstinent à ne voir en lui qu'un grand criminel, d'autres ont pris résolument sa défense. Parmi ces derniers, je nommerai M. René Grousset. *Auteur d'une* Histoire de l'Extrême-Orient, *d'une* Histoire de l'Asie *et d'un ouvrage magistral sur l'*Empire des Steppes, *il est de ceux qui ont le mieux étudié la psychologie du peuple mongol en tant que nation guerrière. Or, voici comment, plaideur habile, il nous dépeint Tchingkiz Khan, sous son aspect « humain » : « Dans le cadre de son genre de vie, de son milieu et de sa race, Gengis-Khan se présente à nous comme un esprit pondéré, d'un ferme bon sens, remarquablement équilibré, sachant écouter, d'amitié sûre, généreux et affectueux malgré sa sévérité, ayant de réelles qualités d'administrateur, pourvu qu'on entende par là l'administration de populations nomades et non celle de peuples sédentaires dont il concevait mal l'économie. Dans ces limites, il montrait un goût inné de l'ordre et du bon gouvernement. A côté des sentiments barbares et terribles, nous trouvons chez lui des côtés incontestablement élevés et nobles, par lesquels le « Maudit » des écrivains musulmans reprend place dans l'humanité... »*

En citant ce passage, je songe à une miniature persane du XIVe *siècle, dont les couleurs encore vives, alternant avec des ors pâles, fascinaient naguère mes yeux de collectionneur, chaque fois que je feuilletais à la Bibliothèque Nationale la* Chronique de Rachid ed-din. *On y voit Tchingkiz Khan, le « Maître des Trônes et des Couronnes », entouré de ses généraux et conseillers. Il est assis sur un siège en or, dans la posture d'un vieillard accablé par le poids des années. Une houppelande à col de zibeline enveloppe son corps. Près de lui, sur le même trône, a pris place une de ses épouses. Face au souverain, se sont humblement agenouillés, l'un à côté de l'autre, deux princes de sa maison, sans doute ses fils Ogotaï et Toulouï. Derrière eux, des échansons viennent de poser sur une petite table des vases en porcelaine de Chine, remplis de lait de jument.*

Quel est le sujet traité par le peintre ? On le devine. Tchingkiz Khan, se sentant proche de la mort, procède à un acte d'investiture. Le fardeau écrasant de son empire, il va le léguer à ses fils et petits-fils, en leur recommandant de rester unis entre eux, et de respecter la règle que lui, le Grand Khan, la « Puissance de Dieu sur Terre », avait imposée aux « six directions de l'espace ». La scène se passe dans un bocage dont les arbres se profilent contre un ciel bleu azur.

Est-ce à dessein que l'artiste anonyme a placé le fils de Tchingkiz Khan entre deux jeunes cerisiers en fleurs ? J'ai toujours été tenté de l'admettre, car au milieu de cette assemblée de rudes guerriers, vieillis dans le tumulte des batailles et l'âcre fumée des incendies, ces frêles arbrisseaux sont comme l'annonce d'un printemps qui bientôt va s'éclore sur terre et redonner de la vie et de l'espoir à un monde angoissé sur lequel s'étaient abattus les fléaux de la destruction...

Dans son livre consacré à Tchingkiz Khan, le lieutenant Y. Desjeux *ne se pose ni en juge, ni en dé-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fenseur. Alors que le jury des savants orientalistes délibère encore, il nous montre dans le grand accusé de l'Histoire, le guerrier parfait, le chef à la discipline de fer, le tacticien de génie. Il évoque également le cavalier accompli, téméraire jusqu'à la démence, aussi sûr de sa monture fougueuse que de son arc et de son sabre. Son livre nous offre ce que l'on est précisément en droit d'attendre d'un jeune auteur de talent qui possède à fond son sujet : de l'enthousiasme !

S'agit-il d'une charge de cavalerie en masses compactes, d'une frénétique chevauchée nocturne, de la prise d'une place forte, défendue avec acharnement, partout il suit son héros avec un intérêt toujours intense, avec une ferveur qui ne se lasse jamais. Son admiration pour les généraux et les guerriers de Tchingkiz Khan se manifeste d'un bout à l'autre du récit, et en particulier, lorsqu'il exalte la folle audace d'un Chépé Noyon escaladant à la tête de ses escadrons légers, à quelque 6.000 mètres d'altitude, les pentes neigeuses du Haut-Pamir.

Officier de carrière, passionné d'histoire, il compare volontiers la science tactique de Tchingkiz Khan à celle de Napoléon et de ses maréchaux ; il la rapproche également du « Blitzkrieg » moderne, qu'il connait par expérience, ayant combattu en France en 1940. Adepte fervent de l'hippisme, fier du monument que l'Ecole de Saumur a élevé à ses morts glorieux, « hommes et chevaux liés en un sort commun », il parle en connaisseur, avec la sollicitude d'un compagnon d'armes, du petit cheval tartare à la puissante encolure, au poil épais, si endurant et robuste, si vif et si vaillant lorsqu'il s'agit de charger l'ennemi. Et même il nous le fait aimer. Son livre se lit avec agrement. Il s'en dégage d'utiles leçons. Puisse-t-il avoir le succès qu'il mérite !

***

SECOURS AUX BLESSES

C'est une brochure à la fois simple, claire, efficace, d'un intérêt évident que vient de faire, chez Taupin, paraître, le docteur MONTAGNÉ, sous le titre : *Principes chirurgicaux dont doit tenir compte toute organisation de secours aux blessés.*

« Il nous a paru nécessaire, dit la préface, de rappeler les principes de chirurgie des traumatismes et des blessures par projectiles de guerre, qui sont à la base de toute organisation chirurgicale voulant faire face à une affluence de blessés. S'ils permettent de faire face aux difficultés rencontrées, ils imposent des servitudes implacables, qu'il faut connaître pour s'y plier ; ils compliquent l'organisation des secours mais lui donnent toute sa valeur. Leur ignorance facilite tout, mais alors les secours apportés ne sont plus que des gestes inutiles, qui ne trompent que ceux qui veulent bien être trompés.

» Ce rappel nous a paru utile car dans une organisation de secours sociale, des praticiens bénévoles ou professionnels vont se trouver en face de décisions à prendre, de soins à donner qui ne ressortent pas de la pratique journalière ; nous pensons aussi leur éviter d'être obligés de se rapporter à des traités spéciaux que les circonstances actuelles rendent difficiles à trouver. »

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

PIERRE, fils de M. Pierre-Louis Cornut et de Mme, née Mouret (21 novembre 1942).

DENISE-ROSE, fille de M. Horace-Joséphin Bettachini et de Mme, née Carasot (22 novembre 1942).

COCHINCHINE

FRANÇOISE-MARIE-JEANNE, fille de M. et de Mme Carpanetti (16 novembre 1942).

NGUYEN-THI-NGOC-SUONG GHISLAINE ROSINE, fille de M. et de Mme Nguyên-tin-Lung (17 novembre 1942).

JEAN-CLAUDE, fils de M. et de Mme Claceen (17 novembre 1942).

DANIEL-MARCEL, fils de M. et de Mme Vivien (17 novembre 1942).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. ALBERT-JOSEPH MAYET avec Mlle BERTHE-HÉLÈNE ROMPTEAUX.

M. CHARLES-JULES-ALBIN BILLAMBOZ avec Mlle ODETTE BOUDET.

MARIAGES.

COCHINCHINE

Mlle MARIE-LOUISE PERRAMENT avec le docteur ROGER COLLET.

DÉCÈS.

TONKIN

Mlle MARCELLE (15 novempre 1942).

M. JEAN-CHARLES BARTOLI (21 novembre 1942).

COCHINCHINE

M. JEAN-NOEL MOULIN, administrateur adjoint des Services civils (16 novembre 1942).

M. GEORGES RIETMANN (15 novembre 1942).

Mme Veuve MARIE LORENZI (17 novembre 1942).

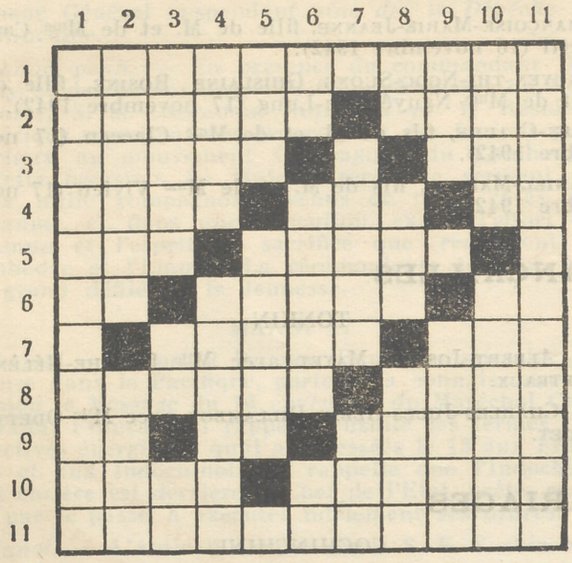
Mme GILLET, née Rémond (13 novembre 1942).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 90

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	A	B	A	S	■	M	O	L	E	N	E
2	M	A	R	O	C	■	R	A	D	E	R
3	A	L	E	N	E	S	■	G	E	R	O
4	S	E	T	■	L	U	N	U	R	E	S
5	■	S	E	V	E	R	I	N	■	E	I
6	F	■	S	I	R	■	C	E	T	■	F
7	A	G	■	M	E	L	A	S	S	E	■
8	R	O	T	I	S	A	N	■	I	L	L
9	I	R	A	N	■	S	O	R	A	B	E
10	N	E	P	A	L	■	R	I	M	E	S
11	A	T	E	L	E	S	■	O	S	E	E

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 91



Horizontalement.

1. — Personnes ridicules.
2. — Electrodes positives — Paysage.
3. — L'erreur et la vérité en sont deux — Préfixe.
4. — Célèbre par sa beauté et ses malheurs — Conjoncture spéciale — Adverbe.
5. — Article — N'aimait pas les moines mendiants.
6. — Le proverbe dit qu'un bon chien n'en attrape jamais un — Barils en usage dans les salines — Initiales d'un prédicateur français dit le père Hyacinthe (1827-1912).
7. — Balles de marchandises — Initiales des prénoms et du nom d'un général suédois qui renversa Gustave IV.
8. — Pies — Sculpteur animalier (1822-1894).
9. — Particule — Charpente — Morceau de bois.
10. — Ancien nom de l'Irlande — Celle de l'éléphant est rare mais terrible.
11. — Liliacées de l'Afrique tropicale.

Verticalement.

1. — Ragoûts de morceaux de viande rôtie.
2. — Produisent la pomme-cannelle — D'un verbe qui indique l'idée de mettre à l'abri.
3. — Il vaut mieux ne pas en jouer de tristes — Adverbe — Préfixe.
4. — César fut assassiné à cette époque — Enveloppes.
5. — Adjectif — Savants.
6. — Le premier dans son genre — Tissu de laine étroit et léger — Initiales d'un maréchal de France (1766-1841).
7. — Transforment un mouvement — Paisible.
8. — Usages — Préfixe — Partie d'un vaisseau.
9. — Dans une locution adverbiale — Dans le sens populaire, c'est faire le poltron.
10. — Tête de rocher — Dans « gécoraire ».
11. — Très vives et gaies.

Faites votre devoir :

donnez au

SECOURS NATIONAL

Imprimerie G. Taupin et Cie — *Le gérant :* TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Sur les plateaux Moïs du Sud - Annam: Moï jouant du Khène

Université Côte d'Azur. Bibliothèques